





**Perrine Cambon**

*Je l'aime,  
ne me le tuez pas !*

*Roman*

*brumerge*

ISBN: 978-2-917745-06-9

titecacahuete@yahoo.fr

**©2001 Perrine Cambon**

*La loi du 11mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite (alinéa 1<sup>er</sup> de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.*

# I

Le chef de gare siffla le départ du train. Je regardai ma montre, une belle montre avec une chaîne en argent que mes parents m'avaient offerte pour l'occasion : il était seize heures trente. Cela faisait une heure et demie que nous attendions dans le compartiment que tous les passagers aient pris place pour partir.

J'étais assise entre deux hommes ; l'un était jeune, il fumait un gros cigare et empestait l'alcool ; l'autre était plus vieux, et semblait être dérangé par le premier, c'était le maire de ma ville. Mes parents lui avaient demandé de m'accompagner, et il avait accepté.

Si j'allais là-bas, ce n'était pas pour combattre, bien sûr, mais pour participer, moi aussi, à cette guerre, pour aider mon pays. Je me ferais utile auprès des infirmiers et des cuisiniers.

Il est vrai que, du haut de mes quinze ans, j'avais eu du mal à persuader le maire de me laisser partir, mais je crois que s'il avait dit non, je me serais déguisée en garçon pour partir quand même.

Le vieil homme n'était pas rassuré. Il inspectait notre wagon d'un regard inquiet. Autour de nous ne se tenaient que des hommes, tous âgés de vingt à cinquante ans, quelques-uns étaient plus jeunes, l'un d'eux ne devait pas être beaucoup plus vieux que moi. Il régnait un vacarme insupportable,

tous discutaient, riaient, mais ils savaient très bien que cela ne durerait pas.

Soudain, nous entendîmes tous un cri, une voix féminine qui hurlait : "Une femme ! Une femme ! Je cherche une femme !". C'était une religieuse. Certains se moquaient d'elle, l'un d'eux lança :

- Et vous, vous n'êtes pas une femme peut-être ? Pour qui elle se prend celle-là, à vouloir nous piquer la seule bonne femme du train ?

Elle n'y faisait pas attention, me cherchait, lorsqu'elle m'aperçut, elle sourit et s'approcha :

- Excusez-moi, jeune fille, auriez-vous la gentillesse de me suivre, s'il vous plaît, on a besoin de vous !

Sans discuter, je la suivis, espérant me rendre utile. Elle m'emmena dans un compartiment à part, il y avait des lits des deux côtés du couloir. C'est ici qu'on avait placé les blessés. Ils venaient d'un hôpital qui avait été bombardé et on les transférait dans un autre. C'est pour cela que nous avons attendu si longtemps, il avait fallu transporter tout le monde.

Je marchais derrière la sœur, elle traversa le couloir et me fit entrer dans un autre wagon. Il était sombre, on n'y entendait pas un bruit, seulement parfois un gémissement, un râle. Elle m'expliqua que ces hommes étaient ceux qui étaient les plus gravement touchés. Il y avait peu d'espoir qu'ils survivent. Elle s'arrêta enfin devant un des lits, et me demanda d'accomplir la dernière volonté du mourant.

Je me mis à genoux, et me penchai, il prit ma main. Il ne devait pas avoir plus de dix-huit ans, mais son état lui en donnait beaucoup plus. Il prit ma main donc, la sienne était gelée, elle paraissait si fragile que le simple fait de la serrer lui aurait brisé les doigts. Je regardais son visage. Il était si fin que s'il avait fermé les yeux, on aurait pu penser qu'il était mort. J'entendis un son sortir de sa bouche, j'approchai mon visage du sien. Il demandait :

- Quel est votre nom, mademoiselle ?

- Anna, répondis-je.

- C'est un joli prénom, murmura-t-il, mais pas aussi joli que vous, Anna.

Je lui souris, il continua :

- Je sais que je vais mourir. Les sœurs font tout pour me reconforter mais je sais ce qui m'attend.

Il fit une pause, pour reprendre son souffle, comme si parler l'achevait.

- Alors j'aimerais bien vous demander une faveur. J'ai dix-sept ans, vous savez, mais je n'ai jamais embrassé une jeune fille.

Je comprenais ce qu'il voulait. La chose me paraissait si minime que je n'hésitai pas. Pourtant, moi non plus, je n'avais jamais embrassé un garçon, et j'aurais voulu donner mon premier baiser à un garçon que j'aimais vraiment. Mais cela ici n'avait pas d'importance, et je devais faire ce que ce jeune homme me demandait. Je me penchai, fermai les yeux, et lui

donnai un baiser. Quand je me relevai, il sourit, il me dit :

- Je vous remercie, je peux mourir tranquille maintenant.

Ce fut sa dernière parole. Il ferma les yeux et s'endormit pour toujours. La sœur vint me chercher, me remercia et me raccompagna à ma place. Le maire me demanda de quoi il s'agissait, mais je ne voulus pas en souffler mot. Il n'insista pas.

C'était stupide mais je réfléchis longtemps à la phrase du mourant. Je ne me trouvais pas très belle. Plus jeune, j'en étais même gênée. Mais en grandissant, j'avais changé, et ma mère me répétait sans arrêt que j'étais jolie comme un cœur. Vous connaissez les mamans ! Si j'avais voulu me décrire, j'aurais dit que je n'étais pas très grande, environ un mètre soixante, et plutôt mince (surtout parce que la nourriture n'était pas abondante). J'avais de longs cheveux châtain, des yeux bruns... On disait que je ressemblais beaucoup à mon père. Bref, je n'avais rien de ces belles jeunes femmes grandes, blondes avec de grands yeux bleus qui plaisent tant aux hommes. Mais maintenant que j'étais adolescente je m'acceptais telle que j'étais.

Comme je m'ennuyais, je décidai de dormir un peu. Je fus réveillée plusieurs fois, par des arrêts fréquents, et lorsque nous arrivâmes, deux heures plus tard, nous n'étions plus beaucoup dans le compartiment.



## II

Lorsque nous sortîmes de la gare, je vis une voiture qui nous attendait. Je montais à l'arrière, le maire s'assit devant à côté du conducteur. Celui-ci n'était autre que le responsable de notre compagnie, le général Albert Montjol. Il me sourit pendant tout le trajet, et me répéta un bon nombre de fois qu'il espérait que je me plairais là-bas, que tous ses soldats étaient fiers d'accueillir une jeune citoyenne française et qu'ils avaient préparé une petite fête en mon honneur. Je lui souriais moi aussi, le remerciais, mais je savais bien, et cela, il ne pourrait pas me le cacher longtemps, que la vie n'est jamais facile au front.

Le voyage ne fut pas très long jusqu'à la caserne, et j'étais impatiente d'explorer les lieux. Nous arrivâmes bientôt devant une grande bâtisse. Devant la porte était rassemblé un groupe de soldats, qui m'acclamèrent en me voyant arriver. On me fit visiter les dortoirs, les cuisines, le réfectoire, les douches (cela m'intriguait, est-ce que j'allais devoir me laver avec les hommes ?). On me montra ma chambre, une petite pièce éclairée par la simple lumière du soleil lorsque celui-ci était présent.

On me conduisit enfin dans une salle pleine de monde, et on me fit monter sur une estrade. Le maire récita, de pleine voix, son discours :

- Mes chers amis, mes frères, je suis ici pour

vous présenter une jeune fille pleine de courage. Elle a décidé de venir ici pour participer aussi à cette Grande Guerre, dont, je l'espère, nous ressortirons vainqueurs. Elle s'appelle Anna, elle a quinze ans, et elle aime son pays.

Pour finir, il posa ses grosses mains sur mes épaules, m'embrassa sur les deux joues et me souhaita bonne chance.

Dans la salle, tout le monde était présent, les soldats comme les infirmiers, les cuisiniers et même les blessés, et tous applaudissaient. Je souriais, je ne montrais pas derrière ma joie l'angoisse qui me serrait déjà le ventre. Oui, j'avais très peur, mais je ne devais pas le faire passer.

La fête était très réussie. Tout le monde était gai. Bien évidemment, on avait raccompagné les blessés dans leurs chambres, mais je leur promis de leur passer une petite visite dans la soirée.

Le repas était préparé en buffet, chacun pouvait se servir et manger ce qu'il voulait. Il y avait de la musique aussi ; certains m'invitèrent à danser, j'acceptais, bien qu'assez timide. Après tout, j'étais la seule femme du camp, je ne pouvais pas refuser.

Je me servis donc au buffet, il y avait toutes sortes de viandes, des rôtis, des volailles ; et puis des légumes, des salades, du fromage et diverses sortes de desserts. Parfois, mon regard parcourait la salle, je cherchais des visages connus, des amis, des cousins, ou peut-être même mon frère Paul. Il était parti voilà un an, il nous écrivait régulièrement, mais je ne l'avais

pas revu depuis son départ. Hélas, je ne le trouvai pas.

Je fis alors plus attention à un jeune homme mis à l'écart des autres, ou pour mieux dire un jeune garçon, il ne paraissait pas beaucoup plus vieux que moi. J'aurais aimé l'inviter à danser, mais je remarquai tout de suite qu'il avait une jambe et un bras dans le plâtre. Je m'approchai quand même de lui.

- Bonjour, lui dis-je pour tenter un début de conversation, comment t'appelles-tu ?

- Allan, me répondit-il.

Je le regardais, il m'intriguait, je crois qu'il m'intimidait. Il avait de grands yeux verts, et des cheveux blonds, il était très beau. Il ne paraissait pas très bavard, mais semblait avoir envie de discuter avec moi.

- Tu as quinze ans, n'est-ce pas ? demanda-t-il. Est-ce que ce n'est pas un peu jeune pour risquer sa vie ?

- Et toi, quel âge as-tu ? murmurai-je malicieusement.

- Seize ans.

Il baissa les yeux, il savait qu'il venait de dire une bêtise. Il avait presque le même âge que moi, mais lui courait un danger beaucoup plus grand.

- Je ne devrais pas être ici, expliqua-t-il, mais je me suis engagé parce que je suis une éducation militaire depuis que j'ai douze ans. Mon père m'a appris à me battre, et à utiliser les armes. Et surtout, je

voulais servir pour mon pays. Est-ce que tu sais te défendre ?

Je lui répondis que non, pas trop, mais que je n'étais pas là pour combattre. Il rougit encore, il se sentait idiot, je pense que je devais l'impressionner autant qu'il m'impressionnait. Pour lui montrer que je ne lui en voulais pas, je lui pris la main et lui demandai :

- Tu as faim ?

Il leva la tête, me sourit et me répondit que oui. Je me levai et lui rapportai une assiette pleine de bonnes choses. Il les mangea avec appétit, on voyait bien qu'on ne leur servait pas cela tous les jours.

Nous bavardâmes toute la soirée, de tout et de rien, de nos vies, de nos vœux d'avenir, de nos rêves, et vers vingt-deux heures, je le quittai pour aller voir les blessés.

On me conduisit dans un grand couloir, mais qui n'était pas calme du tout, à ce que j'aurais pu imaginer pour un couloir d'hôpital. Dans le dortoir, on mangeait, on buvait, tous riaient. Je me demandais si je n'allais pas être de trop dans cette ambiance-là. Un homme me vit par la fenêtre, m'appela : ils me demandaient tous d'entrer.

On m'assit sur un lit vide, et je fis la connaissance de tout le monde. Henri avait quarante ans, une femme et deux enfants. Il avait aussi une jambe en moins. Stanislas avait vingt ans, le genou brisé. Il allait subir le même sort qu'Henri. Patrick et

Philippe étaient aveugles, ils avaient reçu des éclats d'obus au visage, qui leur avaient crevé les yeux. Marius avait tous les membres plâtrés, un infirmier lui donnait à manger. Ces derniers ne voulurent pas me donner leur âge, ils pensaient que les hommes, au bout d'un certain temps, devaient cacher leur date de naissance. Émile avait vingt-cinq ans, il parlait sans cesse de sa femme, il la décrivait comme la créature la plus attirante qu'il ait jamais connue. Marcel était le plus âgé, il était grand-père, il avait été retiré du combat parce que ses rhumatismes l'empêchaient de tenir debout. Jules avait dix-huit ans, il avait été gazé, il vivait ses quelques derniers jours. Il m'avoua qu'il était heureux de revoir une jeune fille avant de mourir, et que la seule femme qu'il eut aimée fut sa mère. D'autres se présentèrent mais il serait trop long de tous les nommer. Je les laissais dormir vers minuit, j'étais fatiguée moi aussi.

Je trouvai ma chambre à tâtons, il n'y avait pas d'électricité dans les couloirs. Je ne défis pas ma valise ce soir-là, j'étais trop épuisée. Le lit était fait, je me glissai dans les draps. Je n'aurais pas pu dire s'ils étaient blancs, j'étais dans l'obscurité, mais cela importait peu, car je savais la chance que j'avais de dormir chaque nuit dans un lit.

Évidemment, je m'endormis assez tard, car je réfléchis longtemps. Je pensais à ma famille, à ma mère qui pleurerait sans doute mais qui était tout de même fière de sa fille. Mon père était agent de police, c'est pour cette raison qu'il n'était pas parti combattre. Et mon frère, Paul, dix-neuf ans, où était-il à présent ? Je n'en avais

pas la moindre idée, mais je gardais espoir de le revoir un jour, car nous n'avions jamais reçu de lettre déclarant sa mort. Je me promis d'écrire à mes parents le lendemain. Peut-être me feraient-ils parvenir des courriers de mon frère.

- La nuit me parut très courte, on vint me réveiller à sept heures.

### III

J'ouvris les rideaux, le soleil était déjà haut dans le ciel, il était éblouissant. Il faut dire que nous étions en plein mois de juillet. Quatorze juillet 1918. Nous pouvions être le 14 juillet, jour de la fête nationale, jour de trêve, rien ne changerait aux jours ordinaires, me dit-on. La guerre pour la guerre, un point c'est tout. Ceux qui m'apprirent cela savaient ce qu'ils disaient, voilà déjà plusieurs années qu'ils participaient à cette guerre.

Je me levai donc à sept heures, un quart d'heure après je partis déjeuner, après avoir fait une rapide toilette. Il n'y avait plus, maintenant, dans le réfectoire, que les invalides et les blessés. Ceux qui ne pouvaient pas se servir de leurs mains étaient nourris par des infirmiers, les autres se réunissaient entre camarades. J'aperçus Allan pas très loin, il déjeunait avec un homme, qu'il semblait ne pas apprécier. Ce dernier fumait et il le dérangeait. Mais l'importun s'en alla vite, je m'approchai d'Allan. Il sembla surpris quand je me penchai pour lui faire une bise, mais il ne refusa pas. Je déjeunai en sa compagnie, il me parla de la vie à l'hôpital, et me promit de me le faire visiter plus en détail dans la journée. Il parlait peu, il ne devait pas avoir l'habitude de communiquer. Quelques minutes plus tard, un homme vint me chercher :

- Excusez-moi, il faudrait que vous alliez

donner à manger à la personne qui est assise là-bas, s'il vous plaît.

- Bien sûr, répondis-je, j'arrive tout de suite... Et bien c'est d'accord Allan, je te retrouve à neuf heures devant le réfectoire.

J'étais étonnée d'arriver à lui parler ainsi, à le tutoyer, j'étais sûre que dès que je l'avais aperçu, je savais que nous allions devenir amis. Et je n'avais à aucun moment pensé à le vouvoyer.

- Oui, à tout à l'heure ! lança-t-il.

Et il sortit du réfectoire. Je me dirigeai donc vers la personne qu'on m'avait indiquée. C'était un homme assez âgé, il n'avait plus qu'un bras, et il était aveugle. Je pris la cuillère qui était dans son assiette, la remplis de soupe, et la plaçai devant lui. Je lui dis doucement :

- Vous pouvez ouvrir la bouche maintenant.

Il ne réagit pas, je compris qu'il entendait mal.

J'essayai de parler plus fort, de crier, mais rien n'y faisait, il était bel et bien sourd. Alors je lui tapai sur l'épaule, il se retourna brusquement, me montrant ses yeux brûlés. Je poussai un cri, lâchai la cuillère, surprise et horrifiée. L'homme venait juste de remarquer ma présence. Je fis une deuxième tentative, il savait que j'étais là maintenant. Il ouvrit la bouche, j'y enfournai la cuillère, puis la ressortis. La soupe coula le long de son menton, il ne l'avait pas avalée, et il n'avait plus de dents. Je réfléchis alors à ce dont souffrait cet homme : il était manchot, aveugle, sourd



et édenté. Comment peut-on vivre comme cela ? Je décidais de m'y prendre autrement. Je lui fis pencher la tête en arrière, et il but au bol. Il y parvint sans trop se salir, j'étais soulagée.

Puis on vint me chercher pour changer des draps, les draps des lits qui avaient contenu des cadavres. Tous étaient sales, tachés de sang et d'urine. J'allai les tremper dans un bassin, les frottai avec du savon, et les étendis pour qu'ils sèchent. Malgré cela, ils étaient toujours sales, et les taches s'accumulaient, certains draps n'avaient pas un seul centimètre carré de blanc.

Après cela, il fut neuf heures, on me laissa du temps libre, et je partis rejoindre Allan. Il était adossé contre le mur, il n'avait pas de béquilles. Je lui tendis mon épaule pour l'aider à marcher, et nous nous dirigeâmes vers le dortoir. Il était réservé aux médecins, infirmiers et soldats les plus gradés. Et exceptionnellement, on m'avait offert une place. Il me désigna toutes les chambres, une par une, en citant les noms de leurs propriétaires. La pièce à côté de la mienne était celle d'Albert Montjol, le général. Allan me prévint que cet homme savait être très sympathique, mais qu'il avait parfois une attitude louche. On disait qu'il avait voulu faire venir sa femme, car il s'ennuyait, mais que celle-ci n'avait pas pu venir, obligée de rester à la maison pour s'occuper de ses enfants. Le général était alors très énervé, il savait qu'elle aurait pu les faire garder par une amie de la famille afin de se libérer, et c'est ainsi qu'il se brouilla avec elle.

Allan me montra ensuite les douches, la mienne était au fond, séparée des autres par une cloison peu solide, mais on avait fait un effort pour me préserver un peu d'intimité. Ensuite, nous passâmes à la cuisine, puis nous sortîmes au jardin. Il y poussait toutes sortes de légumes, des fruits, et même des fleurs. Il y avait également un cimetière aménagé pour l'occasion. Il me désigna l'une des tombes, ou plutôt l'un des trous recouverts de terre, on y avait planté une petite croix de bois, et dessus était gravé un nom : Geoffrey Vigault, et deux dates : 1900-1917. Il déposa une fleur et murmura :

- Je pense à toi Geoffrey, chaque jour et pour toujours.

Il versa une larme, se retourna et rentra. Je regardais la petite croix. 1900-1917. Qui pouvait être ce jeune homme de dix-sept ans mort dans cette horrible guerre ? À côté, on pouvait voir un autre tas de terre, mais vide : Allan Lemarchand, 1902- ? . Le pauvre garçon s'était déjà creusé une tombe. Je compris qu'il n'avait plus d'espoir, il était sûr qu'il allait mourir dans cette guerre. J'espérais pouvoir le dissuader, mais je n'avais pas vraiment de solution, je n'avais pas le droit de lui promettre quoi que se soit. Je le rejoignis à la cuisine, il ne pleurait plus, mais ses yeux ne pouvaient pas être plus tristes. Je lui pris la main, celle qui n'était pas dans le plâtre, et je lui proposai d'aller se reposer dans sa chambre.

- Je n'ai pas de chambre, rectifia-t-il. J'avais un lit avant d'être soigné, mais il est maintenant occupé par un autre.

- C'est vrai, excuse-moi.

Je sentais que je rougissais, j'étais vraiment confuse de ce que je venais de dire.

- Ce n'est pas grave, murmura-t-il.

- Mais où dors-tu alors ?

- Je peux dormir par terre, avec une couverture, dans la grande salle. Ou alors sur une chaise. Il est vrai que les blessés comme moi, dont le cas n'est pas grave, mais qui ne peuvent pas se rendre utile, sont très encombrants. Les médecins ne souhaitent qu'une chose, qu'on se rétablisse au plus vite, pour faire de la place.

Je le regardais, j'étais stupéfaite. Je lui proposai alors d'aller dans ma chambre, il accepta. Je le fis asseoir sur mon lit, et me posai à ses côtés. Il était neuf heures trente, mon temps libre se terminait à dix heures. J'avais encore une demi-heure pour discuter avec Allan.

- Quand est-ce que tu repartiras au combat ? demandai-je.

- Quand ils m'enlèveront mes plâtres, c'est-à-dire dans trois jours.

Il soupira, les larmes lui montèrent aux yeux.

- Tu ne dois pas me trouver très courageux, mais j'ai très peur de la mort.

- Je ne me permettrais pas de te juger, tu sais, répondis-je, et je comprends très bien que tu aies peur,

moi aussi j'ai peur.

- Parce qu'il faut que tu saches, continua-t-il, le jeune homme qui est enterré dans le jardin...

Il s'arrêta. Il hésitait à me parler. Je le regardais, il en avait trop dit, ou pas assez, je voulais savoir. Il comprit.

- Ce jeune homme, reprit-il donc, c'était mon meilleur ami. Nous nous connaissions depuis que nous étions nés. On a grandi ensemble, et on a fait les plus grosses bêtises ensemble. Mais quand je l'ai vu s'effondrer, je me suis dit que jamais plus nous ne partagerions de moments ensemble. Ceci était sa dernière bêtise, et la plus grosse, mais il ne l'avait pas faite, il l'avait subie. La bêtise humaine, la connerie de la guerre.

Entre chaque parole il sanglotait, il pleurait, il pleurait comme un enfant, et je serrais dans mes bras un petit garçon de seize ans meurtri par la guerre.

Il dut pleurer pendant un quart d'heure, il ne se retenait pas, de temps en temps il me regardait, je lui disais : « Pleure, pleure, autant que tu voudras, je resterai auprès de toi aussi longtemps qu'il te plaira. » Parfois il s'arrêtait, puis il reprenait, on aurait dit une pauvre fontaine qui coulait éternellement. Enfin il se calma, il me regarda et me dit :

- Merci Anna, tu es très courageuse.

Je lui souris, il se leva et me demanda :

- Quelle heure est-il ?

- Dix heures, répondis-je, il faut que j'y retourne.

Je lui donnai une bise sur la joue, et le laissai dormir.

Je me rendis donc vers l'hôpital, on m'avait dit que j'allais faire des piqûres, ce dont j'avais horreur, mais je ne pouvais pas refuser, on m'aurait prise pour une petite fille capricieuse.

Faire des piqûres, ce n'était pas bien difficile, mais voir les pauvres malades souffrir, ça l'était plus.

On m'emmena vers Stanislas, dont j'avais fait la connaissance la veille ; il fallait que je lui injecte du chloroforme, parce qu'on allait l'amputer. Je ne comprenais pas pourquoi on voulait l'amputer, je crois qu'un plâtre aurait suffi. Mais d'après ce que j'avais compris, les infirmiers n'avaient plus le matériel nécessaire à la confection des plâtres, et puis de toutes façons c'était trop long, ils avaient abandonné cette méthode depuis quelques jours. Allan y avait échappé de justesse.

Je vins donc vers Stanislas, il me sourit, mais il savait ce qui l'attendait.

- Est-ce que c'est toi qui va me charcuter ? me demanda-t-il.

Je fus surprise de son expression, mais dus reconnaître qu'il n'avait pas tout à fait tort.

- Oh non, m'exclamai-je, ce n'est pas moi ! Je n'ai pas l'expérience qu'il faut, et je crois que je ne

pourrais pas supporter un tel spectacle.

- Il te sera pourtant difficile d'y échapper, me fit-il remarquer, si ce n'est pas moi, ce sera un autre.

- Je sais... Bon, tu es prêt ?

- Prêt ! clama-t-il, en faisant le salut militaire.

- Alors allons-y !

Le chloroforme ne s'injecte pas par une seringue, mais on m'avait dit de le faire quand même, car ce n'était pas difficile. J'attrapai la bouteille, imbibai un morceau de tissu de son contenu, et le lui portai au visage. Il le respira fortement, et s'effondra sur son lit. J'avais l'impression de l'avoir tué. Peut-être que cela lui plairait de mourir de cette façon, sans sang ni douleur. Mais le chloroforme n'achève pas les souffrants. Beaucoup le redoutaient, car ils n'étaient pas conscients de ce qui leur arrivait quand ils étaient endormis. Ils se réveillaient plus tard avec les deux jambes en moins, sans qu'on les ait avertis. Certains l'aimaient, car il leur permettait d'être opérés sans douleur. La douleur vient après, au réveil. Mais je savais que lorsque les infirmiers manqueraient de chloroforme, ils amputeraient à vif, sans rien pour apaiser les souffrances, et on entendrait les hurlements des blessés à des kilomètres à la ronde. J'essayais de ne pas imaginer la scène, mais quoi qu'il arrive, je devais savoir tout surmonter. Difficile pour une jeune fille de quinze ans issue d'une famille où tout le monde rit, où les larmes n'existent pas, si ce ne sont pas des larmes de joie.

Je sortis bientôt de la rêverie, la vie ne serait plus jamais comme avant maintenant. Je me dirigeai vers un groupe, je crus percevoir un nom : Paul. Mais Paul comment ? Combien y avait-il de Paul dans cette guerre ? Je m'approchai :

- Excusez-moi, demandai-je, puis-je connaître le nom de ce Paul dont vous parlez ?

Je savais que ce que je faisais étais stupide, car combien de chance avais-je pour que ce Paul soit le mien ?

- Durandier, Paul Durandier, me répondit un des hommes.

Mon sang ne fit qu'un tour, ces hommes étaient en train de parler de mon frère ! Je bafouillai :

- Et qu'est devenu ce Paul, s'il vous plaît ?

Ils m'observaient, surpris, je les suppliais du regard.

- Est-ce que c'est votre fiancé, mam'selle ? me demanda l'un d'eux.

- Non, m'écriai-je, c'est mon frère !

Ils me regardèrent tous avec des yeux ronds, ceci ne me disait rien de bon.

- Est-ce qu'il est mort ?

- Oh non, rassurez-vous, c'est le seul de notre groupe à s'en être sorti indemne. C'est qu'il est costaud, le gaillard ! s'exclama l'un d'eux en riant.

J'étais soulagée. Ces hommes me parlaient de mon frère, mon frère était vivant !

- Il nous a beaucoup parlé de vous, vous savez. Il vous décrivait comme une jeune fille courageuse et avec beaucoup de caractère.

Je rougis, je voyais que mon frère ne m'avait pas oubliée. Je discutais un peu avec ces hommes, ils étaient sympathiques, et surtout ils me parlaient de mon frère, ils avaient vécu avec lui. Mais ils ne savaient pas ce qu'il était devenu.

Un infirmier peu aimable s'approcha de moi, il était énervé :

- Écoutez-moi bien, jeune fille, si vous continuez à discuter avec les blessés au lieu de travailler, j'en ferai part à M. Montjol, et il vous renverra chez vous.

- Excusez-moi, balbutiai-je, je suis désolée, j'étais distraite...

- Vous n'avez pas le droit d'être distraite !

- Mais vous allez arrêter de l'embêter ! s'exclama Jean-Paul, un des amis de mon frère. Anna est venue ici de son plein gré, pour aider son pays, et pas une autre jeune fille ne l'a suivie. Vous n'avez pas le droit de lui parler comme ça !

L'infirmier grommela quelque chose, puis me fit signe de le suivre, je remerciai Jean-Paul du regard, il me lança un "Y a pas de quoi", et reprit sa conversation avec les autres.



Je me dirigeai ensuite vers l'endroit que me désignait l'infirmier. Il y avait là une vingtaine de lits, j'allais devoir faire des piqûres à tous leurs occupants. Tous étaient torse nu, ils attendaient le contact douloureux de l'aiguille avec plus ou moins d'appréhension. L'infirmier mit un masque sur son visage, il m'en remit un. Ces hommes étaient tous atteints d'une maladie contagieuse. Ils avaient les yeux bouffis, la peau rougie à certains endroits, quelques-uns avaient des boutons qu'ils grattaient, et cela faisait des croûtes qui saignaient, c'était écœurant. On m'expliqua encore une fois que j'allais devoir faire une piqûre à chacun de ces hommes. On me montra comment il fallait faire sur l'un des patients, et on me demanda de faire la même chose sur les autres. Chaque seringue devait servir deux fois, ce qui n'était pas hygiénique du tout, mais je savais qu'il n'y avait pas d'autres solutions, le matériel étant insuffisant.

J'approchai donc du premier malade, il poussa un cri lorsque la grosse aiguille lui entra dans la peau ; cela m'effraya au début, mais plusieurs hommes réagirent de la même manière, et je fus vite habituée, d'autres se retenaient de crier. J'étais un peu honteuse de pouvoir m'habituer à des choses aussi atroces que des hommes qui souffrent, mais comment aurais-je pu tenir, psychologiquement, si je n'avais pas réussi à m'accoutumer à ces horreurs ?

Quand j'eus fini cette tâche, il était presque l'heure du repas, on me laissa faire ce dont j'avais envie. Je regardai ma chambre, Allan était toujours allongé sur mon lit.

- J'ai beaucoup réfléchi, me dit-il. Je crois que ça ne sert à rien de pleurer, car mes larmes ne feront pas revenir Geoffrey. Je suis presque un homme, et les hommes ne pleurent pas. Ils cachent leur tristesse.

- C'est tout à fait normal de pleurer quand on est triste, les pleurs ne sont pas réservés aux femmes et aux enfants. Il est vrai que les femmes pleurent beaucoup plus que les hommes, mais en cachant leur tristesse, les hommes ne se rendent que plus tristes à l'intérieur d'eux-mêmes. Tu sais que si tu as besoin de te confier à quelqu'un, je suis là.

- Je sais, répondit-il. Merci Anna. Tu es ma seule amie ici. Je crois que si tu n'avais pas été là, j'aurais déjà tenté de me suicider... tu m'as redonné espoir ; désormais, je combattrai jusqu'à ce que je n'en aie plus la force.

Il souriait, il était fier de lui, on aurait presque pu dire qu'il était heureux.

- Ah oui, au fait, reprit-il, j'ai oublié de te le dire Anna, mais le médecin a changé d'avis, on m'enlève mes plâtres demain, et je repars après-demain.

Je le regardais tristement, j'étais inquiète, j'étais sûre qu'il le comprenait, je tenais à lui. J'en étais étonnée moi-même, car je ne le connaissais que depuis la veille, mais je savais qu'il me manquerait, je me sentais toute drôle, je n'avais jamais ressenti cela avant.

- Ne t'en fais pas, tenta-t-il de me rassurer, je ferai bien attention à moi.

Je lui souriais, mais j'avais tout de même peur pour lui. Peu de temps après, nous partîmes manger, des fayots « encore et toujours des fayots », me fit-il remarquer, « on ne mange que ça ici ». Heureusement leur goût ne m'était pas désagréable.

L'après-midi, j'eus droit à une nouvelle séance de piqûres, puis de chloroforme, et encore de piqûres, et entre chacune je rendais visite à Jean-Paul et ses amis, et nous parlions de mon frère. J'appris qu'il avait plusieurs fois frôlé la mort, mais que son habileté (et sa chance, il en avait toujours eu beaucoup) l'en avaient fait réchapper.

Le soir, je retrouvai Allan au réfectoire, nous eûmes droit aux rituels fayots. Après le dîner, nous allâmes rejoindre les amis de mon frère pour jouer aux cartes.

Vers vingt-deux heures, j'étais épuisée, je souhaitai une bonne nuit à tout le monde et partis me coucher.

Paul, où es-tu en ce moment ?

## IV

Le lendemain, j'eus droit au même scénario que la veille. Cela allait être mon emploi du temps, mon travail, avec tout de même quelques changements de temps à autre, car les malades ne nécessitaient pas tous de piqûres tous les jours. Cette nuit-là, j'avais rêvé de mes parents, et je m'en voulais de ne pas encore leur avoir écrit.

Il n'y avait que le matin que nous n'avions pas droits aux traditionnels haricots, on nous servait de l'eau chaude, avec du thé parfois, du pain et rarement du beurre. Ce n'était pas bon, mais nous n'avions pas le choix.

Allan arriva vers huit heures, j'avais déjà nourri les vieillards et déjeuné moi-même. Je restais avec lui quelques minutes, je devais partir travailler, aujourd'hui, j'allais laver des vêtements. À dix heures, on allait lui enlever ses plâtres, et on m'avait demandé mon aide.

Les vêtements qu'on me donna à lessiver étaient tous abîmés, déchirés, les soldats changeaient de chemise, en moyenne, tous les deux mois. Tous empestaient la sueur, la moisissure. Même après plusieurs lavages, ils ne regagnaient pas leur couleur d'origine. Certains étaient à jeter, ceux qui avaient appartenu à des malades, et qui auraient pu répandre une épidémie, mais ceux des morts par blessures

étaient récupérés.

Je travaillai jusqu'à neuf heures et demie, puis je regagnai ma chambre, il fallait que j'écrive à mes parents. Allan s'occupait du courrier, il était chargé de le ramasser et de le distribuer. Je m'assis sur mon lit, pris une feuille de papier et écrivis :

15 juillet 1918

*Chère maman,  
Cher papa,*

*Je vous écris aujourd'hui parce que j'ai du temps libre et que j'étais occupée auparavant. Tout d'abord, le voyage s'est bien passé, il m'a tout de même paru un peu long, parce que je ne savais pas comment m'occuper.*

( Je n'osais pas leur raconter l'histoire du jeune homme dans le train.)

*Lorsque je suis arrivée, les soldats m'ont accueillie avec beaucoup de sympathie, ils avaient préparé une petite fête en mon honneur. Je me suis liée d'amitié avec un jeune garçon, il s'appelle Allan, il a seize ans. Il repart au combat demain.*

*En travaillant, j'ai fait la connaissance d'un homme, Jean-Paul Gransard, et de ses amis, qui sont allés au front avec Paul. Ils m'ont beaucoup parlé de lui, et il est encore en vie. Vous écrit-il ?*

*Pourriez-vous m'envoyer ses lettres, ou me donner l'adresse d'un lieu où je pourrais lui écrire ? J'espère le revoir bientôt.*

*Je vous quitte, il faut que je reparte travailler, nous allons enlever ses plâtres à Allan. Ne vous inquiétez pas pour moi, je vais bien.*

*Je vous embrasse.*

*Anna*

Je pliai la lettre, la glissai dans une enveloppe timbrée.

Je la remis à Allan, il remit son lot au facteur, et nous partîmes vers l'hôpital.

- Tu as peur ?

- Non, répondit-il, on va juste me retirer mes plâtres. C'est surtout quand on m'a retiré la balle du bras que j'ai eu mal. Et puis... tu seras avec moi !

Je rougis, j'étais gênée, mais reconnaissante de l'attention qu'il me portait. Je me sentais vraiment bien avec lui. Il s'appuya sur mon épaule, il pouvait marcher avec son pied plâtré, mais cela n'était pas très facile. Nous arrivâmes dans une pièce blanche, un médecin demanda à Allan de s'asseoir. Il découpa, à l'aide d'une sorte de grosse pince coupante, le plâtre de sa jambe, puis celui de son bras, pendant que j'enlevais les bandelettes qui entouraient sa cheville.

- Tu as beaucoup de chance, tu sais, expliqua le médecin, en s'adressant à Allan, car tu as été le dernier à être plâtré. Désormais, tous les blessés sont

amputés. Je trouve cela stupide, et même grave, mais nous n'avons plus le matériel pour plâtrer. Prends garde à toi !

- Oui, merci docteur, répondit l'intéressé.

- Bien, tu peux partir te reposer maintenant. Tu sais que demain sera une dure journée. Je te souhaite beaucoup de chance, mon garçon. Anna, conduis-le dans ta chambre, veux-tu.

- Bien docteur, acquiesçai-je. Tu viens Allan ?

Il me suivit. Le soleil brillait fort par la fenêtre de ma chambre, je tirai les rideaux pour cacher les rayons éblouissants qui nous gênaient.

- Allonge-toi, et repose-toi, murmurai-je. Je viendrai te voir souvent...

- Attends... Veux-tu rester un peu ?

Sa voix tremblait, ses grands yeux verts me suppliaient.

- C'est d'accord, je reste, répondis-je.

Il me sourit, susurra un "merci", et me fit signe de m'asseoir sur le lit, à côté de lui.

- Anna, j'ai peur de partir...

Son visage était redevenu triste, il avait les larmes aux yeux. Malgré cela il continua :

- Prends ma montre, et si je meurs, envoie-la à ma mère. Qu'elle en fasse ce qu'elle veut, qu'elle la vende ou qu'elle la garde en souvenir, peu m'importe.

Mais je veux qu'elle lui soit remise. D'accord ?

- Bien sûr, je le ferai, il faudrait que tu me donnes son adresse. Mais tu resteras en vie, tu es solide, n'est ce pas ? Garde courage !

- Tiens, voilà l'adresse. Je te remercie Anna, tu es vraiment une amie pour moi.

Je pris le papier qu'il me tendait, et le rangeai dans une enveloppe, dans ma valise.

- Prends aussi cette lettre, envoie-la lui avec, mais seulement si je meurs, dit-il.

Je la glissai dans la même enveloppe, avec la montre.

- Tu pourras la lire avant de la poster, ajouta-t-il.

- Je ne souhaiterai pas me montrer indiscreète...

- C'est moi qui te le demande.

- D'accord.

Il se laissa tomber sur le lit, ferma les yeux.

- Tu veux que je parte ? demandai-je.

- Non, reste. Enfin, si ça ne te dérange pas...

- Non, bien sûr, murmurai-je.

Je restais longtemps à ses côtés, je l'observais longuement. Il dormait paisiblement. J'éprouvais une drôle de sensation, j'aimais à le regarder, il était



vraiment beau, et puis il était doux, gentil, et tellement attachant.

- Dis-moi Paul, est-ce que je suis amoureuse ?

## V

La journée de la veille s'était terminée sans grand incident; Allan avait dormi tout l'après-midi, il s'était réveillé pour le dîner. Inutile de préciser ce que nous avions mangé.

Mais ce jour-ci allait être plus difficile, Allan partait à neuf heures. Les adieux furent douloureux.

- Tiens, prends ça, murmura-t-il. Je te l'offre.
- Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.
- Mon couteau, fais-en bon usage.
- Merci Allan, fais attention à toi.

Je voyais qu'il avait envie de pleurer, moi aussi j'avais du mal à retenir mes larmes. Je comprenais maintenant pourquoi. Je le serrai dans mes bras, lui donnai une bise sur chaque joue et lui souhaitai bon courage. Je rentrai aussitôt, je ne voulais pas le voir me quitter.

Je partis me reposer dans ma chambre, je pensais « Ouvre-la donc cette lettre, puisque tu en crèves d'envie ! Tu sais bien qu'il n'a aucune chance de s'en sortir ! » Lorsque je réfléchissais à cela, j'avais envie de me tuer, « Pauvre fille, me disais-je, il va mourir et toi tu ne penses qu'à ouvrir cette lettre ! » Mais à l'intérieur de moi, il y avait une autre voix qui me parlait : « Tu sais qu'il va s'en sortir, tous les

soldats ne meurent pas au combat, et puis tu l'aimes, fais ce qu'il t'a dit. » Alors je décidai d'écouter cette voix-là, parce qu'elle était plus agréable, peut-être un peu idéaliste, mais on a le droit de rêver. Je ne touchai donc pas à la lettre.

Je m'allongeai sur mon lit, une question me brûlait les lèvres : « Ressent-il la même chose pour moi ? ». C'était une grande question, en attendant de la lui poser, je pouvais toujours imaginer que oui. C'était tellement beau à penser. Je l'aimerais, il m'aimerait, la vie ne pourrait pas être plus merveilleuse. La guerre prendrait fin, nous nous marierions, et alors nous achèterions une belle maison à la montagne, que nous peuplerions d'enfants et d'animaux. Ce serait le paradis. Mais la vie n'était pas aussi rose, la guerre se terminerait-elle bientôt ? Je l'espérais, je l'espérais du plus profond de mon cœur.

Ce jour-là, on me promit que je ne verrais pas de malades. Les médecins voulaient que je me repose, je ne ferais donc pas de travail éprouvant. Je laverais les chambres des soldats les plus gradés, et le dortoir des cuisiniers. Ce travail était normalement réservé aux femmes de ménage, mais ici, évidemment, il n'y en avait pas. Comme ce n'était pas très épuisant, j'acceptai. De toute façon, je n'avais pas le choix.

Je rencontrai Albert Montjol sur le pas de sa porte, il sortait de sa chambre. C'était seulement la seconde fois que le voyais depuis mon arrivée.

- Voulez-vous que je nettoie votre chambre ?

- Non, ça ira, je vous remercie, répondit-il

poliment. Alors, vous vous plaisez ici ?

- Ça va, je vous remercie. Mais vous savez, ma vie n'est pas très difficile, comparée à celle que mènent vos soldats.

- Oui, oui, continua-t-il, indifférent, mais elle ne doit pas être simple pour vous non plus, aucune autre jeune fille ne vous a suivie. Je vous admire beaucoup Anna.

Je rougis, lui murmurai un « merci » et repartis travailler.

- Et bien à bientôt alors ! lança-t-il.

Pourquoi « à bientôt » ? Il espérait sans doute me revoir, pour discuter, mais je n'en avais pas du tout envie, je ne l'aimais pas. Cet homme était général, et cela ne lui faisait rien de voir ses soldats souffrir, évidemment, lui vivait facilement, il avait tout ce dont il avait besoin !

Quand j'eus fini mon ménage, il était onze heures, je partis déjeuner rapidement, et me rendis dans ma chambre pour dormir. On me permit de me reposer tout l'après-midi, ce que je fis. Le soir, je me couchai tôt, j'étais étonnamment épuisée.

Je me réveillais à l'aurore le lendemain matin, il n'était même pas six heures. Je me levai tout de même, car je n'arrivais plus à dormir, et partis prendre une douche.

Lorsque l'eau coula, je poussai un cri, d'ordinaire elle était tiède, ce jour-ci elle était gelée. Je

me lavai quand même, mais pas les cheveux, je l'aurais voulu, mais cela aurait été trop désagréable.

Je partis ensuite déjeuner. L'eau de mon thé n'était pas chaude, et le pain était rassis, il avait dû être cuit depuis plusieurs jours déjà. La vie, jour après jour, devenait de plus en plus difficile.

Après ce léger petit déjeuner, je me rendis à l'hôpital pour donner à manger aux blessés. Je revis Émile, il avait été amputé du bras droit. Il ne pouvait plus écrire à sa femme, et les infirmiers écrivaient pour lui. On m'apprit que Marcel était mort, mort de vieillesse et de fatigue. Il s'était engagé pour aider son pays bien qu'il fût au-dessus de l'âge autorisé. Tous ses amis étaient en émoi, je promis d'aller déposer une fleur sur sa tombe. Elle était creusée dans le petit jardin derrière la cuisine, comme toutes les autres.

J'étais en train de donner à manger à Émile lorsque j'entendis un cri horrifant, ce genre de cri qui vous glace le sang et que vous n'entendez pas deux fois dans votre vie (normalement, hélas, pour moi, ce ne fut pas le dernier). J'accourus pour voir ce dont il s'agissait, et je poussai moi-même un cri d'horreur. Je vis avec effroi, sur la table d'opération recouverte de sang, un homme qu'on amputait. À vif ! Je savais qu'un jour on amputerait ainsi, mais je n'avais pas été prévenue et manquai de m'évanouir. L'homme était étendu, sur lui était penché un infirmier, une scie à la main, qui lui coupait la jambe ! On avait mis dans la bouche du pauvre homme un morceau de ferraille, pour qu'il le morde et que cela lui fasse se concentrer sur autre chose que sur sa douleur, mais cela ne

l'empêchait pas de crier. Je supposais que cela se faisait de cette façon à l'ordinaire, sauf qu'à l'ordinaire, les hommes étaient chloroformés.

L'infirmier, quand il eut fini, me demanda de l'aider, il me tendit la jambe et m'ordonna d'aller la jeter dans les poubelles des cuisines. Alors là, je ne pus plus tenir, je partis en courant. Je pleurai, je pleurai des larmes d'horreur. Arrivée aux cabinets, épuisée, je me penchai en avant, et, malgré moi, je rendis mon maigre petit déjeuner. Jamais plus, jamais plus je ne voulais assister à un spectacle aussi affreux ! On découpait les hommes en morceaux comme on aurait tranché de la viande fraîche !

Je repris mon souffle, essayai de me calmer, lorsqu'un homme vint à ma rencontre. Il me dit :

- Faut pas vous mettre dans des états pareils, mademoiselle ! Si vous supportez pas la vue du sang, fallait pas venir ici !

Je le regardais avec des yeux pleins de reproches. Comment osait-il me dire ça ! J'étais venue pour les aider !

- Ne me regardez pas comme ça, mademoiselle, continua-t-il. Ce que je dis, c'est la pure vérité.

Et il avait raison. Je n'étais pas aussi courageuse que l'on voulait que je sois, et dans mes caprices, j'étais un fardeau.

- Bon, ce n'est pas grave, reprit-il, allez vous reposer jusqu'au repas, vous reprendrez votre travail

après.

J'acquiesçai, et partis dans ma chambre. Je pensais : « Paul, Paul, j'ai tant besoin de toi ! Reviens, je t'en prie Paul ! Ah, cette foutue guerre ! Peut-être es-tu mort à l'heure qu'il est... Allan ? Où es-tu mon ange, mon héros ? Sais-tu que je t'ai aimé dès que je t'ai vu, et que je rêve de toi chaque nuit ? Non, sûrement pas. Que je suis idiote ! Peut-être avais-tu une fiancée avant de partir à la guerre, et peut-être es-tu en train de penser à elle... Oh mon Dieu, je voudrais que cette guerre cesse ! Exaucez mon vœu Seigneur, et plus jamais je ne me conduirai en mauvaise chrétienne... Est-ce que tu m'entends là haut ? Est-ce que tu existes au moins ? Je ne sais plus si je dois croire en toi maintenant, aurais-tu laissé commencer cette guerre si tu existais vraiment, ou n'aurais-tu pas de cœur ? »

Les pensées se multipliaient dans mon esprit, j'avais la tête qui tournait, je crus que je devenais folle. Je m'allongeai, et m'endormis soudainement, je ne me réveillai que longtemps après, vers vingt-trois heures. Personne n'était venu me réveiller, on ne devait pas avoir eu besoin de moi. Que pouvais-je faire maintenant ? Je n'avais plus envie de dormir, je l'avais fait pendant douze heures. J'avais faim. Je passai à la cuisine prendre un morceau de pain, et sortis au jardin.

Le ciel était étoilé, la lune était pleine. De temps en temps, je voyais surgir de terre comme des feux d'artifices, mais ce n'en était pas, c'étaient des obus. Heureusement, j'étais loin des zones de combat, mais je pensais à tous ces soldats, aussi bien français qu'allemands, qui se faisaient tuer, chaque seconde

tombe un homme.

Je me dirigeai vers la tombe de Marcel, il était inscrit ceci : Marcel Girondeau – 1850-1918. Il est sûr qu'il avait vécu beaucoup plus longtemps que Geoffrey Vigault, qui était mort à dix-sept ans, mais était-ce une raison pour ne pas le regretter ? Je déposai une fleur sur chacune des deux tombes, il n'y en avait pas assez pour les décorer toutes.

Je mangeai mon pain, et celui-ci avait un goût légèrement salé, le goût que mes larmes lui avaient donné. Je pleurais tous ceux qui étaient morts, et tous ceux qui allaient mourir. Même si leurs noms ne voulaient rien dire pour moi, je pleurais en imaginant les femmes, les enfants, les parents des défunts qui devaient, eux aussi, faire comme moi, ou attendre dans l'inquiétude.

Je voyais cette tombe : Allan Lemarchand – 1902- ? . J'eus subitement envie de la détruire, de briser ce panneau qui indiquait son nom. Mais cela lui aurait-il fait plaisir ? Sûrement pas. C'est pour cela que je ne le fis pas. Soudain, je pensai : « Allez, Anna, reprends-toi, tu es une fille courageuse, tu ne dois pas baisser les bras ! » Je décidai de ne plus retomber dans la déprime, et de me rendre utile.

J'entrai dans la cuisine, et devant tout le désordre, je me dis : « Au travail », et c'était parti. Je nettoyai tout de fond en comble, le sol, les murs, les fours, les éviers, les casseroles, la vaisselle, tout ! Quand tout fut fini, j'étais fière de moi, il était quatre heures du matin. Je partis m'allonger deux heures dans



ma chambre, puis ce fut reparti pour une journée ordinaire.

## VI

Je déjeunai seule ce matin là, ce fut une matinée bien triste. N'ayant pas dormi depuis vingt-trois heures la nuit passée, je me demandais comment j'allais pouvoir tenir éveillée jusqu'au soir.

Dans la matinée, je donnais des soins, et rendis visite à Jean-Paul et à ses compagnons. Jules était avec eux. Il avait, posé sur les genoux, un vieux seau de ferraille, et régulièrement, il crachait du sang, et des morceaux de chair noircie. C'était horrifant. Certains prétendaient que c'étaient ses poumons. Toujours est-il qu'il rendait, minute après minute, tout ce qui se trouvait à l'intérieur de son maigre squelette. Il était en train de mourir, doucement, en souffrant affreusement, à petit feu. Je fus prise de panique, je ne savais que faire pour l'aider, pour apaiser ses souffrances.

- Que peut-on faire ? demandai-je, affolée.

- Rien, me répondit-on. Ne regarde pas. Dans dix minutes, il sera mort.

Le spectacle était réellement terrifiant. Tout ceci était l'œuvre de tous ces malheureux gaz qui lui avaient rongé les poumons. Hélas, il n'était pas le premier à mourir de cette façon, nombreux l'avaient fait auparavant, et nombreux le feraient après lui.

Mais dès les premières minutes de cet affreux

spectacle, je ne pus tenir, et courus chercher un infirmier. Il lui fit prendre l'air, deux minutes après, il n'était plus de ce monde.

Le midi, je déjeunai seule avec Jean-Paul, j'essayais d'oublier la scène de la matinée. Je lui parlai d'Allan, il me dit qu'il ne le connaissait pas, je le lui décrivis, mais je compris que mon héros s'était fait tellement discret qu'on ne le remarquait pas. Je pensais à lui, était-il encore vivant ?

## VII

Deux semaines passèrent. Deux trop longues semaines sans nouvelles des gens que j'aimais. Mais je savais que la poste était ralentie à cause de la guerre, il était donc normal que je n'aie pas encore reçu de courrier. Finalement, le jeune homme qui remplaçait Allan dans le travail de facteur m'apporta une lettre. Elle était de mes parents, à mon grand étonnement elle n'était pas datée, et elle disait :

*Ma chère Anna,*

*Nous avons reçu ta lettre hier. Nous étions heureux d'avoir de tes nouvelles, et de savoir que tu t'es fait un ami, cela permet de se sentir moins seul. Hier, Papa et moi sommes allés rendre visite à Mamie, elle va mieux qu'avant ton départ, elle t'embrasse. Nous avons aussi reçu un télégramme de Paul, je ne te l'envoie pas car il est très court : il nous dit qu'il nous aime et qu'il va bien. Nous espérons tous que cette guerre se terminera bientôt. J'ai vu Monsieur le curé ce matin, il est très fier de toi, il prie Dieu chaque soir pour tous les soldats et pour toi.*

*J'espère, ma chérie, que ce n'est pas trop dur pour toi, je peux imaginer que c'est*

*affreux de voir des hommes souffrir.*

*Je t'embrasse  
Maman qui t'aime*

*Ma grande fille,*

*J'espère que tu te portes bien  
et que la vie n'est pas trop difficile pour toi.  
Avec Maman tout va bien, si on peut appeler  
bien une vie sans ses enfants pour mettre un  
peu de joie dans les cœurs.*

*Tu sais, ce tueur en série qui rodait  
dans la région, et bien mon collègue Michel et  
moi l'avons arrêté le lendemain de ton départ.  
Nous avons été augmentés pour cela. Cet  
argent va nous aider, ta maman et moi.*

*Prends bien soin de toi, ma chérie.  
Nous pensons à toi chaque jour. Paul va bien,  
il nous l'a dit.*

*Je t'embrasse ma grande fille.*

*À bientôt*

*Papa*

Je souris à la fin, j'étais heureuse que mes parents aient reçu de l'argent, car ils en avaient bien besoin. J'allai déposer la lettre dans ma chambre, et notai de ne pas oublier d'y répondre.

Je passais la fin de la journée avec Jean-Paul, Lucien (un de ses compagnons) et les autres. Certains écrivait, d'autres lisaient, je discutais avec Lucien. J'étais assise au bout de son lit, les jambes croisées en tailleur, et nous nous racontions nos vies. Soudain il leva la tête.

- Paul !

Je me retournai brusquement, je ne pouvais pas le croire.

- Paul ! m'écriai-je à mon tour. Paul !

Et sans qu'il eut le temps de réagir à ma vue, je me jetai dans ses bras, et ne pus retenir mes larmes. Je sentais son cœur qui battait contre ma poitrine, il battait peut-être plus fort que le mien, si cela était possible.

- Mon dieu, Anna, comme tu as grandi ! Tu es devenue une vraie jeune femme maintenant !

Je souriais, je riais même, cela faisait longtemps que je n'avais pas ri, je crois que je n'avais jamais été aussi heureuse. Il me demanda :

- Que fais-tu ici, Anna ? Personne ne m'avait dit que tu étais partie de la maison.

- Maman et Papa ne te l'ont pas écrit ? Ils ont dû oublier, ils devaient penser qu'ils te l'avaient déjà dit. Ici ? J'aide, je suis bénévole, répondis-je, un peu fière.

- Et je crois qu'elle a redonné espoir à un bon nombre de jeunes hommes, ajouta Jean-Paul.

- Ah ! s'exclama mon frère en riant. J'espère que tu ne leur fais pas imaginer des choses...

- Non, continua Jean-Paul, elle ne leur promet rien. Sauf peut-être à un certain Allan...

Je rougis ; mon frère, qui avait tout compris, me demanda :

- Ah oui, et qui est donc cet Allan ? Quelqu'un du village ?

- Non, répondis-je, c'est un jeune soldat.

- Ah ! Sais-tu à quoi tu t'attends en tombant amoureux d'un soldat. Sais-tu qu'il peut perdre la vie d'un instant à l'autre ?

Sa voix était un peu agressive, je crois qu'il m'en voulait un peu, car il savait que c'était inconscient d'aimer un soldat, mais il savait aussi que l'amour ne se contrôle pas. Ses reproches n'étaient de vrais reproches.

- Je le sais Paul, mais on ne choisit pas toujours sur qui notre affection va se poser, et on ne peut pas renier les sentiments amoureux. Et puis, la guerre ne tue pas tous les soldats, tu es bien vivant toi.

Il soupira, je crois qu'il prévoyait la mort d'Allan et imaginait mon désespoir.

- Et quel âge a-t-il, ce soldat ? me demanda mon frère. Il doit être bien plus vieux que toi.

- Oh non, répondis-je, il a seize ans. Il s'est engagé.

- Voilà un jeune homme bien courageux, murmura Paul. Tu me le présenteras, n'est-ce pas ?

- Bien sûr, acquiesçai-je. Je suis certaine qu'il te plaira.

- Et est-ce qu'il t'aime, lui aussi ? susurra mon frère malicieusement.

- Je ne sais pas, je ne lui ai... je ne lui ai jamais demandé.

Il sourit, je savais qu'il avait connu cela lui aussi, il avait été amoureux d'une jeune fille et n'avait jamais osé lui dire, et cette jeune fille s'est mariée. Mon frère en avait souffert pendant bien longtemps.

Nous bavardâmes jusqu'au dîner, Paul, ses amis et moi. Il nous raconta nombre de ses aventures, dont il était toujours ressorti sans égratignure. Il avait toujours eu une chance inouïe, déjà petit, il ne tombait jamais malade.

Dès la fin du repas, je partis me coucher, j'étais fatiguée. Paul allait dormir avec ses amis, il partirait rendre visite à nos parents le lendemain. Je lui avais demandé de leur adresser un message, de leur dire que j'allais bien. Mais il ne devait pas leur parler d'Allan, ce n'était encore pour moi qu'un rêve, et je ne devais pas affoler ma mère.

Je me couchai à vingt-et-une heures, mais je n'arrivais pas à dormir, j'étais énervée, excitée, heureuse, j'avais retrouvé mon frère ! Quand il fut vingt-trois heures, comme je ne dormais toujours pas, je me levai. Je me dirigeai vers l'hôpital, il faisait noir,



j'étais obligée de tendre les bras devant moi pour ne pas me cogner contre les murs. Je trouvai finalement mon frère, après l'avoir cherché quelques minutes, il était allongé par terre avec une couverture. Il ne dormait pas.

- Paul, murmurai-je, Paul !

- Anna ?

- Oui, répondis-je. Je n'arrive pas à dormir, je peux m'allonger à côté de toi ?

- Bien sûr. Viens !

Je m'approchai, m'assis à côté de lui, il se redressa.

Nous étions adossés contre le mur, et il mit son bras autour de mes épaules en signe de protection. J'aimais bien quand il faisait cela, je me sentais en sécurité, à l'abri de tous les dangers. Lorsque nous étions petits, il était mon chevalier, je crois même que j'étais un peu amoureuse de lui. Nous nous amusions ensemble, moi, je jouais la belle princesse, et lui le beau prince qui venait me sauver d'un affreux dragon. Et pendant cette guerre, le dragon, c'étaient les Allemands, et le prince, toujours lui. Même Allan ne prendrait jamais le rôle du prince.

- Moi non plus je ne peux pas dormir, dit-il.

- À quoi penses-tu ? demandai-je.

- À Valérie.

C'était la jeune fille qu'il avait aimée, et

visiblement, il l'aimait toujours. Il continua :

- Ne pense pas que je sois toujours amoureux d'elle, je me suis fait une raison. Mais je ne veux pas que tu fasses la même erreur que moi, ne le laisse pas s'enfuir et t'oublier, d'accord ?

- Promis !

Je lui donnai un gros bisou sur la joue, il me proposa de dormir. Nous nous allongâmes l'un à côté de l'autre, je me serrai contre lui, et nous nous endormîmes ensemble.

## VIII

Je me réveillai au grand jour le lendemain, Paul était déjà levé, j'étais seule allongée par terre, en chemise de nuit. Prise de honte, je me cachai avec les couvertures, et partis en courant m'habiller dans ma chambre.

Mes vêtements (je n'en ai pas encore parlé) n'étaient pas beaux. Je n'avais jamais pu me vêtir à mon goût, mes parents n'ayant pas l'argent nécessaire. Je portais chaque jour une vieille jupe de ma mère, grise ou blanche, avec un chemisier et un tablier, ou un pull-over lorsqu'il faisait froid. Les jeunes filles de mon école étaient toutes mieux habillées que moi, elles portaient des chemisiers en dentelle, des vestes en velours et des souliers vernis. Je les avais enviées quand j'étais petite, mais Maman disait que je ne devais pas, que la seule beauté qui compte est celle du cœur, et que d'élégants vêtements ne m'auraient pas rendue plus jolie. La seule belle chose que j'avais, c'était ma chemise de nuit. Elle était en soie rose, avec de fines bretelles, et elle ne cachait même pas les genoux. C'était un cadeau de mon père pour mes quinze ans.

En grandissant, l'envie me prit de porter des pantalons, mais, à cette époque, cela ne se faisait pas. Un jour, j'avais enfilé un pantalon de mon frère, et j'étais sortie avec dans la rue. Ma mère était furieuse.

Elle cria, devant tout le monde :

- Anna ! Tu n'as pas honte ! Porter des pantalons ! Mon dieu, qu'ai-je fait pour avoir une fille aussi capricieuse ? Elle ne veut pas porter le corset, et maintenant elle enfle les pantalons de son frère !

J'étais gênée, mais mon idée ne me quittait pas. Pendant mon séjour au camp, mes jupes devinrent vite encombrantes, et je réussis à obtenir quelques pantalons, trop grands pour moi, mais que je serrais avec une ceinture.

J'étais en retard, mais je passai quand même me laver, je ne l'avais pas fait depuis plusieurs jours. J'arrivai à huit heures au réfectoire, mes petits déjeuners étaient devenus monotones, Allan n'était plus là pour me divertir. Un homme s'approcha, il avait l'air très énervé :

- Mademoiselle, savez-vous quelle heure il est ?

- Oui monsieur, répondis-je calmement, il est huit heures.

- Ah ! Vous le savez ! hurla-t-il. Mais savez-vous que l'on vous attend depuis une heure pour nourrir les blessés ? Vous le savez ça ?

- Je suis désolée.

J'essayais de garder la tête haute, mais il avait raison, j'étais en faute. Je bafouillai un « excusez-moi », me levai, emportai un morceau de pain et me dirigeai vers la table où m'attendait mon travail. Les

hommes étaient joyeux, ils riaient. Lorsque je m'approchai, l'un d'eux me regarda d'un air méfiant, il cria :

- Mais c'est la poupée de notre cher général ! Dis donc ma belle, c'est du pain qu'il te donne ? Comment veut-il t'engraisser avec du pain ?

J'étais horrifiée. Voilà donc ce que pensaient maintenant les soldats, que j'étais ici pour plaire au général. Je répondis sèchement :

- Vous êtes mal renseigné, cher monsieur, désolée de vous décevoir, mais je ne suis pas engagée pour ce que vous croyez. Je suis ici pour vous aider à vous nourrir, et si cela vous dérange, vous n'avez qu'à vous débrouiller seul.

Ce que je venais de dire n'était pas aimable, parce que le pauvre homme avait été amputé du bras droit, et également de la main gauche. Mais il m'avait blessée, il l'avait mérité. Il paraissait honteux, il baissa les yeux, mais je pense surtout qu'il faisait ça parce qu'il avait faim.

- Excusez-moi, dis-je, je ne voulais pas vous faire de peine, mais mettez-vous à ma place...

- Vous savez, me coupa un autre homme, ce ne sont que des rumeurs qui courent. Comme il n'a pas vu sa femme depuis plusieurs mois, certains pensent que...

- Et bien ils ont tord, c'est tout ! Bon, allez, vous, ne soyez plus fâché, je comprends que j'ai mal agi, mais vous m'avez quand même gravement

insultée !

Il sourit, il n'était pas rancunier, et je l'aidai à boire sa soupe. Je fis de même pour les autres, tout en grignotant mon morceau de pain, parce que je n'avais pas eu le temps de déjeuner. Tout à coup, je vis la porte s'ouvrir brusquement, et Paul qui courait vers moi.

- Écoute Anna... dit-il, essoufflé, il faut que j'y aille, je suis en retard, mon train est dans cinq minutes.

- Bien, alors à bientôt, n'oublie pas mon message pour Papa et Maman, dis-leur que je pense à eux à chaque instant.

Il me serra dans ses bras, je retenais mes larmes avec difficulté. Je voyais, en trois jours, partir deux personnes que j'aimais, l'une vers la mort, et l'autre aussi, plus tard, sûrement. Je me sentais impuissante, je voulais lui dire : « Non, ne pars pas, reste avec moi », et dans mes rêves ce vœu se réalisait. Mais pourquoi aurait-on réalisé les souhaits d'une pauvre fille de quinze ans, qui n'était en rien différente devant Dieu ? Pourquoi ? Bien sûr, si on l'avait fait, certains auraient trouvé cela injuste, pourquoi elle et pas moi ? Moi aussi j'aurais trouvé cela injuste vis à vis des autres, mais cela aurait été si beau ! Bref, mon frère partit en courant vers la gare, et je retournai à mes occupations.

L'après-midi, je fis du ménage, de la lessive. Des vêtements, des draps, des vêtements, des draps.

## IX

Trois mois passèrent. Chaque jour ressemblant au précédent, je me lassais souvent de mon travail. Chaque jour je voyais des morts, j'entendais des hurlements, chaque jour des larmes, jamais de rires. La mort était là, bien présente, elle tuait, encore et toujours, et de plus en plus. Lorsque que j'étais à la lessive, j'entendais les cris de l'homme qu'on amputait à l'autre bout du camp.

Nous eûmes un mois d'août caniculaire. L'herbe du pauvre jardin craquait sous le pas, on aurait dit de la paille. Les fleurs, qui mettaient auparavant un peu de gaieté sur les tombes, étaient desséchées, et l'eau manquait.

Le 23 août, ce fut mon anniversaire. Je reçus ce jour là deux lettres. La première était de mes parents. Elle accompagnait un colis.

*13 août 1918*

*Ma chérie jolie,*

*Je me joins à tous ceux qui t'aiment  
pour te souhaiter un joyeux anniversaire.  
Papa et moi allons bien, rien de nouveau à la  
maison depuis notre dernière lettre. Mamie est*

*très fière de toi, comme nous tous d'ailleurs. Elle a dit que, comme elle avait fait avec ta cousine, Caroline, il y a deux ans, elle allait, si tu veux bien, t'engager pour l'aider (lorsque tu seras bien reposée, bien sûr), ce qui te permettra de gagner un peu d'argent de poche.*

*Seize ans est un bien grand âge, ma chérie, et tu deviens une femme. Louis est venu me voir à la maison hier soir, il m'a demandé ta main. Je lui ai répondu que c'était à toi de décider, et que sans doute tu te pensais trop jeune. Il dit qu'il est capable d'attendre. Réfléchis bien ma puce, nous en reparlerons à la maison.*

*Je t'aime,  
Maman*

*PS : Ci-joint, un colis d'anniversaire, ce n'est pas très original mais c'est utile : du savon, du shampoing, de l'encre et du papier.*

*Ma grande fille,*

*Tout d'abord, bon anniversaire. Je ne sais que rajouter à ce qu'a écrit maman. Ah, si, j'allais oublier. Sais-tu que Pierre, notre stagiaire, m'a parlé de toi ? Tu es jolie ma chérie, et tu lui plais. D'après ce qu'a dit*



*Maman, il n'y a pas seulement à lui que tu plais. Je n'étais pas là lorsque Louis est venu à la maison, mais Maman m'a tout raconté. Mais ne sois pas influencée. Tu épouseras l'homme que tu aimes quand tu en auras envie.*

*Je t'embrasse ma grande fille,  
A bientôt,  
Papa*

J'étais contente de ce colis, il me fut utile, cela faisait bien longtemps que je ne m'étais pas lavée avec du savon. Malheureusement il y avait un problème. Moi, Anna Durandier, 16 ans à présent, étais demandée en mariage par Louis de la Fontaine, jeune bourgeois de 18 ans. Ma mère, bien qu'elle ne me forcerait jamais dans un tel choix, aurait sûrement aimé que je l'épouse, car il était riche et m'aurait promis un bel avenir. Mais je ne l'aimais pas. Il était orgueilleux et très vantard. De plus, beaucoup de filles étaient amoureuses de lui, parce qu'il était très beau. Il devait donc penser que jamais je ne pourrais refuser ses avances. Mais hélas pour lui, mon cœur était déjà pris. Je n'avais pas revu Allan depuis son départ, je n'avais pas pu lui écrire, il n'avait pas d'adresse fixe. Mais je l'aimais toujours autant, et mon amour grandissait chaque jour.

La seconde lettre était de mon frère :

*Ma petite princesse,*

*Tu devines sans doute ce que je vais te dire : bon anniversaire ! 16 ans, voilà une année importante, n'est-ce pas à cet âge qu'on commence à s'intéresser aux personnes du sexe opposé ? Sache que j'ai vécu mon premier amour à 16 ans. Alors bonne chance avec qui tu sais !*

*De là où je t'écris, je suis en repos, tout le monde dort, et moi je t'écris à la lumière de ma bougie. Je pense que ma lettre ne sera pas très longue car la bougie est presque entièrement fondue. Il me reste quelques secondes pour te souhaiter encore une fois un joyeux anniversaire, prends bien soin de toi.*

*Je t'embrasse,  
A bientôt,  
Paul*

Le papier de sa lettre m'était familier. Il avait utilisé le papier à lettres que je lui avais offert pour son dernier anniversaire. L'écriture était soignée, contrairement à l'ordinaire, où j'avais peine à le lire.

Ce jour-ci fut pour moi un jour ordinaire, et personne ne savait que c'était mon anniversaire. Mais que pouvait-on trouver, dans cette guerre, de plus superficiel ?

Trois mois passèrent donc, trois mois sans grand événement, mis à part mon anniversaire. Le vrai changement arriva le vingtième jour du mois d'octobre.

## X

Il était quatorze heures. Je venais de finir de soigner un malade. J'étais heureuse, parce que l'homme était sauvé, il allait partir en convalescence, et tout cela grâce à moi.

Tous les événements qui se produisirent se déroulèrent très rapidement, mais je pourrais encore les décrire avec beaucoup de précision. La porte d'entrée de l'hôpital s'ouvrit brutalement. Je vis apparaître à la porte un jeune soldat qui portait, ou plutôt traînait, un autre soldat. Le premier c'était Allan, et le second, c'était mon frère. Je ne savais si je devais être heureuse ou pas, j'avais retrouvé celui que j'aimais, et mon frère, mais ce dernier était blessé, avait-il une chance de s'en sortir ? Je courais vers eux, je ne savais que dire, que faire.

- Attrape-le par les jambes, me demanda Allan, nous allons l'allonger sur un lit.

Je fis ce qu'il me demandait, mon frère me parut léger. Était-ce une impression ou avait-il réellement autant maigri ?

Nous le posâmes sur un lit vide, je fus d'ailleurs étonnée d'en trouver un, en réalité c'était un malade qui s'était levé pour nous laisser installer Paul, et Allan partit en courant chercher un médecin.

- Anna ! Anna !

C'était mon frère. Il semblait crier, mais sa

voix était très basse, il parlait avec peine.

- Je suis heureux de te revoir Anna, murmura-t-il. Dis à Maman et Papa que je les aime...

- Pourquoi dis-tu cela ? On croirait que tu veux nous quitter... Tu sais bien que tu es à l'hôpital, tu seras sauvé...

- Je vais mourir Anna, la blessure est trop profonde...

- Ne dis pas de bêtises, voyons, sanglotai-je, tu es fort, tu as déjà survécu à pire que cela...

- Ne pleure pas Anna, je ne veux pas te voir triste. Je veux garder de toi le souvenir d'une très jolie jeune fille, souriante et extrêmement courageuse.

Je pleurais de plus belle.

- Tu as raison d'aimer Allan, poursuivit-il, c'est un bon garçon, il te rendra heureuse. Adieu Anna, tu seras toujours ma petite princesse.

- Non ! Non ! hurlai-je. Pas toi Paul, pas toi !

Une rivière de larmes coulait le long de mes joues, Allan arriva avec un médecin, ce dernier s'arrêta, et murmura : « Que Dieu ait son âme ». Allan me prit dans ses bras, et je me serrai contre lui le plus fort que je le pouvais, je ne pouvais pas m'empêcher de pleurer.

- Pleure, pleure, murmura-t-il tendrement. C'est toi qui m'as dit que pleurer soulageait parfois, non ?

Il me conduisit dans ma chambre, et cette

fois, ce fut un autre sentiment qui s'empara de moi, la rage, j'avais envie de tout détruire. Pourquoi lui ? Pourquoi toi Paul ? Toi, mon frère, le seul qui pouvait réellement me comprendre !

Au bout de quelques minutes, lorsque je fus calmée, je m'allongeai sur mon lit, et décidai de dormir. Contrairement à ce que je pensais, cela ne me fut pas difficile. Lorsque que j'ouvris les yeux, à dix-huit heures, j'en étais très honteuse, j'avais réussi à dormir alors que mon frère venait de nous quitter ! Allan était près de moi.

- Tu m'as été d'un grand soutien, lorsque j'étais malheureux, et je veux t'aider à mon tour.

J'essayais de lui sourire, mais je n'y arrivais pas, les larmes me remontèrent aux yeux. J'avais malgré tout envie de lui dire que je l'aimais, mais comment aurait-il réagi ? Et puis, je n'avais pas le droit de parler de choses si gaies alors que mon frère était mort. Je décidai d'attendre, d'attendre que ma tristesse s'estompe, quelques semaines, quelques mois, quelques années plutôt. Son sourire, le sourire de mon frère, et son bras sur mes épaules qui me protégeait, je savais que ces images resteraient gravées dans ma mémoire pour toujours. Ma tristesse resterait toujours aussi grande. Je parlerai à Allan, un jour oui, mais je ne savais pas encore quand.

- Viens Anna, j'ai quelque chose pour toi, murmura-t-il.

Il me tendit la main, je la pris, et je me serrai contre lui. Cela n'avait rien de sensuel, je cherchais

une protection, il m'en offrait une.

Nous marchâmes tous les deux jusqu'au jardin, le soir se faisait, nous étions le 20 octobre, la nuit s'annonce tôt à cette époque de l'année. Il me désigna une tombe, celle de son ami Geoffrey. A droite, il n'y avait plus la pancarte gravée "Allan Lemarchand", mais une pancarte intacte.

- Ton frère est désormais sous terre, Anna. Il m'a avoué qu'il voulait être enterré ici. J'ai respecté sa dernière volonté. Je ne pense pas que tu aurais aimé participer à l'enterrement...

- Non, répondis-je, c'est bien comme ça.

- Par contre, je ne connais pas son nom, ni son année de naissance...

Je récitai, entre deux sanglots :

- Paul Durandier...

Il gravait en même temps que je dictais :

- 1899-1918, mort pour la France.

Il planta dans la terre la petite pancarte, et, bien que je ne fusse pas réellement croyante, je me mis à genoux, et fis un signe de croix. Allan fit de même, et comme il commençait à faire froid, et nous rentrâmes nous réchauffer.

- Tu sais Anna, murmura Allan, ton frère était un jeune homme très courageux. Il est mort à l'assaut. Je n'avais jamais vu de plus brave soldat.

Je souris, je devais rester souriante, comme le voulait Paul, et nous nous dirigeâmes vers le

réfectoire.

Jean-Paul, Lucien et les autres étaient à une table, pour une fois, ils ne déjeunaient pas dans leurs lits d'hôpital. Ils repartiraient bientôt. Nous dînâmes avec eux.

- J'ai appris la triste nouvelle Anna, commença Lucien, je suis désolé.

- Je te remercie Lucien, répondis-je. Paul ne voulait pas qu'on pleure quand il serait mort, il voulait qu'on se souvienne uniquement des bons moments passés avec lui.

- Et c'est qu'il y en a eu ! Et plus d'un ! s'exclama Jean-Paul.

- C'est tout de même dommage, continua Lucien, c'était un brave gars, il nous manquera.

- « À moi aussi », pensai-je. Malgré moi, une larme coula le long de ma joue, et tomba dans la soupe. Je reniflai, et dis :

- Excuse-moi Paul, mais à l'idée que je ne pourrai plus jamais te revoir, je ne peux retenir mes larmes.

Tous mes amis étaient tristes, mais essayaient de ne pas pleurer.

Après le repas, je débarrassai les tables et fis la vaisselle. A neuf heures, je retrouvai Allan dans ma chambre, nous allions écrire une lettre à mes parents. Nous nous assîmes tous les deux sur le lit, je pris une feuille de papier et écrivis :



20 octobre 1918

*Chère Maman,  
Cher Papa,*

*La nouvelle qui va suivre ne  
va pas vous être agréable : Paul est mort.*

Non, ça n'allait pas, c'était trop violent. Je déchirai la feuille, en pris une autre et recommençai :

20 octobre 1918

*Chère Maman,  
Cher Papa,*

*Aujourd'hui, il s'est passé quelque  
chose de grave. Je soignai un blessé lorsque  
la porte s'est ouverte brusquement, Allan était  
là avec Paul dans les bras et ...*

Non, c'était trop long, et trop compliqué. Je ne savais pas par quoi commencer, Allan décida de m'aider. Finalement, voici ce que j'écrivis :

20 octobre 1918

*Chère Maman,  
Cher Papa,*

*Je me joins à mon ami Allan pour vous écrire ceci. Ce n'est pas facile pour moi, mais il faut bien que je le fasse. Paul a été touché par une balle, et il a succombé. Nous étions tous très tristes, et chacun m'a adressé ses condoléances. Nous avons enterré Paul dans le jardin du camp, comme il le voulait, et chaque jour j'irai prier sur sa tombe. Je souhaitais vous apprendre la triste nouvelle avant que vous ne receviez un courrier officiel.*

*Je vous embrasse, je vous aime.  
Ne pleurez pas trop, Paul ne le voulait pas.  
A bientôt,  
Anna*

Allan me demanda s'il pouvait écrire quelques mots, évidemment j'acceptai. Il écrivit :

*Chère Madame,  
Cher Monsieur,*

*Je me joins à votre fille pour vous adresser mes plus sincères condoléances. J'ai connu votre fils quelques jours avant sa mort, c'était un jeune homme très courageux, et il*

*est tombé dignement. Comme vous l'a dit précédemment Anna, essayez, si vous en avez la force, de ne pas pleurer. Je sais que c'est impossible, moi-même je ne l'ai pas pu. Je vous souhaite le plus de bonheur qu'on peut espérer dans ces conditions.*

*Avec toute mon affection,  
Allan Lemarchand*

Je fermai la lettre, je la donnerais à envoyer le lendemain.

- Je vais aller dormir, dit Allan, je repars demain.

- Oui, bonne nuit... Attends ! Veux-tu dormir ici ?

- Avec toi ? demanda-t-il, rougissant.

- Oui, enfin, moi je dormirai par terre, et toi tu dormiras dans mon lit.

- Je veux bien, répondit-il, mais c'est moi qui dors par terre.

- Bon, si tu le souhaites... Tiens, prends mes couvertures, et puis mon oreiller...

Il s'allongea par terre, je lui déposai une bise sur la joue, et je me couchai.

- Bonne nuit.

- Bonne nuit.

## XI

Je n'aurais pas pu dire quelle heure il était si je n'avais pas regardé ma montre. Je pensais qu'il était huit heures, il était dix heures passées. Je m'habillai en hâte, affolée par tout ce temps pendant lequel j'avais dormi au lieu de travailler. Lorsque je sortis de ma chambre, sans prendre le temps de faire mon lit, je me retrouvai nez à nez avec Albert Montjol. Je faillis tomber à la renverse.

- Je suis désolée, balbutiai-je, je suis affreusement en retard.

Il répondit calmement :

- Ne vous inquiétez pas, nous vous avons laissé dormir car nous savions que vous en aviez besoin, vous n'êtes pas en faute.

- Merci, murmurai-je.

- Restez donc dans votre chambre ce matin, nous n'avons pas besoin de votre aide pour l'instant.

Je le remerciai une seconde fois, et retournai dans ma chambre. Je fis alors plus attention à une feuille posée sur ma chaise, elle était pliée en deux. C'était une lettre d'Allan, elle disait :

*Ma chère Anna,*

*Je t'écris cette lettre à la faible lumière du jour qui vient, il est 7h00.*

*J'ai oublié de te dire que je repartais tôt, accepte mes excuses pour cela. Évidemment, je n'ai pas osé te réveiller pour te le dire, et je pense que les adieux auraient été difficiles. Je voulais te souhaiter bonne chance pour la suite, et te remercier du fond du cœur pour tout ce que tu as fait pour moi.*

*J'espère qu'on se reverra bientôt.*

*Tendrement,*

*Allan*

Je ne savais que penser après avoir lu cette lettre. Bien sûr, j'étais triste de le quitter, et j'aurais peut-être aimé lui dire au revoir, mais j'étais d'accord sur le fait que les adieux auraient été déchirants. Pour moi au moins.

Je rangeai la lettre précieusement, afin de garder un souvenir du premier garçon dont je fus tombée amoureuse. Pour ne pas tomber dans la déprime, je décidai de ne pas rester à rien faire. Je sortis au jardin, afin de rendre visite à tous mes amis enterrés là. Je ne m'attardai pas trop sur la tombe de Paul, pour ne pas pleurer. Je pensais à mes parents. Je ne leur avais pas encore envoyé la lettre, pourtant, je voulais qu'elle leur arrive avant l'avis officiel de décès. Je me levai rapidement, et la portai au garçon

qui était chargé du courrier.

- Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

- Et bien, une lettre, que veux-tu que ce soit d'autre ?

Mais pour quelle raison me posait-il une question aussi stupide ?

- Montjol ne t'a pas prévenue ? Le courrier ne va pas partir avant au moins une semaine, c'est trop dangereux de sortir maintenant, expliqua-t-il.

- Quoi ? m'écriai-je. Mais ma lettre est vraiment urgente !

- Je suis désolé, mais on ne va pas risquer sa vie rien que pour une misérable lettre !

Je ne pouvais pas répliquer, il avait raison. Mais j'étais très angoissée à l'idée qu'il me faudrait attendre plus d'une semaine pour annoncer la mort de Paul à mes parents. Je rentrai dans ma chambre, posai la lettre sur ma chaise, bien en évidence, pour ne pas oublier. D'ailleurs, comme aurais-je pu oublier une chose pareille ?

Comme je ne savais pas quoi faire, au lieu de m'allonger pour penser à des choses tristes, je décidai d'aller prendre une douche. Il n'y avait personne du côté des hommes, personne pour me chanter une chanson comme ils savaient le faire. Je me déshabillai, il faisait très froid, mais je voulais à tout prix me sentir propre. Je tirai donc la chaînette pour faire couler l'eau, mais ce ne fut pas le liquide habituel, clair et glacial, qui tomba, mais une eau sale,

jaunâtre et puante. De stupeur, je me reculai, attendant que l'écœurant jus s'écoule entièrement pour laisser place au liquide propre. Malheureusement, celui-ci ne vint pas, et, dégoûtée, je me privai de bain. Je décidai d'avertir Montjol de cet incident, mais je ne le trouvai pas, alors je m'adressai à un soldat haut gradé.

- Comment ce fait-il que l'eau de la douche soit sale aujourd'hui ? demandai-je, énervée.

Il m'expliqua alors calmement que l'eau venait à manquer, et qu'il n'y avait pas d'autre solution que de la réutiliser. Un système de tuyau était installé, et l'eau évacuée était ensuite reversée dans les seaux avec lesquels on se lavait. On utilisait donc de l'eau usée !

- Mais ne vous en faites pas, ajouta-t-il, l'eau que vous buvez est belle et bien pure, mais elle sera sûrement bientôt rationnée !

Rationnée ! L'eau allait être rationnée ! Nous ne mangions déjà presque plus rien, nous étions fatigués, nous nous lavions avec de l'eau sale, et celle-ci allait être rationnée ! J'étais accablée, je ne savais plus quoi dire.

- Au lieu de restée là à ne rien faire, allez plutôt mettre le couvert ! m'ordonna-t-il, agacé par ce qu'il jugeait des caprices.

Machinalement, je me dirigeai vers les cuisines pour prendre les assiettes, qui étaient plutôt des gamelles, avec les cuillères. Les couverts avaient été repris pour qu'on les fonde, afin de fabriquer des

armes. Je mis donc la table, et m'installai à ma place habituelle. Jean-Paul et Lucien vinrent me rejoindre, c'était leur dernier jour à l'hôpital. Je m'assis à côté de Jean-Paul, et épuisée, désespérée, je fondis en larmes dans ses bras. Il me serra contre lui, en me murmurant des mots gentils au creux de l'oreille pour me reconforter.

- Que se passe-t-il Anna ? me demanda-t-il enfin.

- Ce qu'il se passe ? Tu me demandes ce qu'il se passe ! J'ai perdu mon frère, le garçon de mes rêves est parti vers la mort, et vous, mes seuls amis, vous me quittez demain ! Et tu me demandes ce qu'il se passe !

J'avais crié, sans le vouloir, car je ne contrôlais plus ma voix. Mais il savait que si je l'avais fait, ce n'était pas parce que j'étais fâchée, mais parce que je n'en pouvais plus. Il tenta encore de me consoler, et je me levai pour aller chercher la soupe.

Aux cuisines, les hommes s'affairaient. Ils couraient dans tous les sens, cherchant je ne sais quelle chose, criant à tout bout de champ : « Où est passé ma soupière » ou « On m'a volé mon couteau à aiguiser ! ». C'était l'anniversaire d'Albert Montjol, et pour cela, ils devaient préparer un bon repas, le meilleur qui puisse être en période de guerre.

- Faut-il préparer une surprise ? demanda un cuisinier à un autre.

- Non, répondit l'intéressé, Montjol a déjà ce



qu'il veut.

- Ah bon, et c'est quoi ?

- Je ne sais pas, personne ne le sait, c'est une surprise.

- Une surprise qu'il se fait à lui même... murmura l'un d'eux, il est vraiment bizarre cet homme...

Je pris la marmite bouillante avec des gants et me dirigeai vers la sortie, sans plus me préoccuper de leurs racontars. J'aurais dû.

De l'endroit où j'étais, à la porte de la cuisine, je pouvais observer toute la salle du réfectoire. Les premiers jours de mon arrivée, les places manquaient, on comptait par table huit soldats au lieu de quatre. Ce jour là, le 21 octobre 1918, il y avait trop de chaises. Les hommes mangeaient par groupe de deux ou trois, rarement quatre, éparpillés aux quatre coins de l'immense pièce. Dans le réfectoire, il y avait trop de place, mais à l'hôpital, il n'y en avait pas assez. Les blessés s'entassaient de plus en plus, et les convalescents se faisaient de plus en plus rares.

Je distribuai donc la soupe, qui ressemblait de plus en plus à de l'eau grisâtre. Ce qui était ennuyeux, c'est que les plats qu'on nous servait n'étaient jamais à la bonne température. Tantôt la soupe était trop chaude, tantôt trop froide, et c'était pareil pour le thé du matin. Les hommes acceptaient ma soupe, mais ils étaient dégoûtés. Moi aussi je la trouvais écœurante, les pauvres fayots que nous mangions au début me

manquaient affreusement. Jamais, à cette époque-là, je n'aurais pu le croire.

À la fin du repas, lorsque tout le monde eut fini, je débarrassai les tables et partis à l'hôpital. Comme je ne savais que faire, je visitai chaque malade, discutai avec eux. Je trouvai Émile complètement rétabli, et j'en fus heureuse pour lui. Sa femme avait accouché le mois précédent d'une magnifique petite fille, et il tenait dans ses mains une de ses photographies.

- Regarde comme elle est belle, me dit-il, pleurant de joie.

Il venait juste de recevoir sa lettre, elle était arrivée depuis déjà une semaine, mais personne n'avait distribué le courrier. C'est vrai qu'elle était mignonne, cette petite fille, elle s'appelait Juliette. J'étais ravie de voir que, pendant la guerre, certains heureux événements permettent d'oublier les horreurs quotidiennes.

Je m'approchai enfin de Stanislas. Stanislas avait vingt ans. Il séjournait à l'hôpital depuis bien avant mon arrivée, mais sa blessure ne guérissait pas. Depuis qu'on l'avait amputé, la plaie avait mal cicatrisé, et elle s'infectait. Chaque jour il souffrait le martyr.

- Anna ! Anna ! appela-t-il.

- Oui, que veux-tu ? Tu as faim, tu as soif ?

- Non, murmura-t-il, je voudrais te demander quelque chose...

Je lui fis signe que je l'écoutais.

- Je veux...continua-t-il, ...je veux que tu m'aides à mourir.

- Quoi ??? criai-je, presque, affolée. Mais pourquoi ?

- Tu sais... tu sais que je souffre horriblement. Je n'ai aucune famille, aucun ami qui me regrettera. Je ne trouve pas de bonne raison de m'accrocher à la vie.

Durant tout le temps qu'il parla, je pleurai silencieusement. Je pensais à lui, qui me disait que s'il mourrait personne ne le regretterait. Était-ce possible ? Sans réfléchir, j'attrapai une bouteille "Attention, Danger de mort", j'en versai une grosse quantité dans une seringue, nous nous murmurâmes ensemble un dernier adieu, et je lui injectai le produit. Quelques secondes plus tard, il était mort. Je passai ma main sur son jeune visage, afin de baisser les paupières qu'il n'avait pas eu le temps de fermer.

Je ne pourrais qualifier par des mots ce que je ressentais en ce moment précis. J'avais l'impression d'avoir commis un crime, mais ce n'était pas réellement un crime, puisque c'était la victime qui avait décidé de son sort. J'avais envie de crier, mais je ne le fis pas. Stanislas pensait que personne ne le pleurerait après sa mort, mais il avait tort. Moi, je pleurais. Je ne le connaissais pas très bien, mais j'étais tout de même affectée par sa mort, comme par celle des malheureux qui nous quittaient chaque jour.

## XII

Au bout d'une heure, la nouvelle courait déjà dans tout le bâtiment, à chaque pas que je faisais j'étais fusillée du regard, et l'on chuchotait "Anna est une criminelle" dans tous les coins. Je voulais leur hurler que non, je n'étais pas une criminelle, mais je n'en avais pas la force, et de toutes façons, on ne m'aurait pas crue. J'errais, ne sachant que faire, seule, et désormais haïe de tous. Même les malades ne voulaient pas que je les soigne.

J'étais assise sur mon lit, à réfléchir, quand quelqu'un frappa à ma porte.

- Puis-je entrer ?

C'était le général Montjol.

- Oui, murmurai-je tristement.

D'ordinaire c'était Allan ou mes amis qui venaient me rendre visite.

- J'ai eu écho de votre affaire, Anna, commença-t-il, et je dois vous dire que je ne suis pas du tout satisfait de votre comportement.

Silence. Je ne voulais pas répondre. Comment aurais-je pu croire qu'il allait faire autre chose que me condamner ? Il continua :

- Je connais la raison pour laquelle vous avez fait ça. Je sais que c'est ce jeune homme qui vous a

demandé de le faire, pour apaiser ses souffrances. Et vous ne comprenez pas pourquoi on vous en veut, parce que chaque jour des dizaines d'hommes meurent, blessés, malades ou suite à un suicide. Mais cela est la règle du camp. Un homme ne doit pas mourir par les mains d'un de ses frères. C'est comme ça...

Il marqua une pause, et reprit :

- J'ai tout de même décidé de vous pardonner, et de prononcer ce soir un discours en votre faveur, car, malgré cela, vous servez dignement votre pays, et vous donnez une bonne image de la jeunesse féminine française.

- Merci, dis-je, presque indifférente.

Mon esprit était ailleurs. J'étais pourtant surprise, mais satisfaite.

Une heure plus tard, le dîner était prêt. Tout le monde était invité, et les cuisiniers nous avaient préparé un très bon repas. Le général Montjol se leva et demanda le silence en tapant dans ses mains. Il prit ensuite la parole, très sérieusement :

- Mes chers amis, je voudrais tout d'abord, au nom de toute l'équipe de cuisine et de moi-même, vous remercier d'être venu partager ce repas avec nous. Je remercie, bien sûr, les cuisiniers eux-mêmes pour les bons plats qu'ils nous préparés...

Quelques applaudissements se firent entendre.

- Je voudrais vous parler d'une chose grave, une histoire dont vous avez tous entendu parler, à

propos d'Anna Durandier...

Quand il prononça mon nom, beaucoup se levèrent en hurlant et en me huant. Mais je m'étais réfugiée dans un coin, et personne ne m'avait vue.

- Je sais, reprit-il, que vous pensez tous qu'elle a tué votre ami sans raison, pour s'amuser, comme certains disent...

Pour m'amuser ! J'étais stupéfaite. Certains pensaient que j'avais « tué » Stanislas par plaisir, par sadisme !

- Mais il n'en est rien. Anna a achevé cet homme parce que celui-ci souffrait atrocement, et c'est lui-même qui lui a demandé de le faire. Veuillez excuser la faute de cette jeune fille, elle ne le refera pas.

J'étais persuadée que ce discours n'avait pas convaincu les soldats. Ils ne disaient plus rien, se regardaient entre eux, les yeux pleins de questions. Montjol cria alors « Que la fête commence », et les musiciens, qui n'étaient pas de vrais musiciens, mais des soldats qui avaient un certain don pour la musique, jouèrent un air joyeux. Mais personne ne se leva pour danser. Je décidai finalement de sortir de ma cachette. L'ambiance n'était pas aussi gaie que le jour où j'étais arrivée. Montjol paraissait surpris, il me demanda de l'accompagner sur cette danse. J'acceptai, à contrecœur, mais pour ne pas le décevoir encore une fois. À la fin du morceau, je prétextai un mal de tête et regagnai ma chambre.

Une heure passa, une heure où je m'ennuyai, j'aurais voulu dormir mais je n'y parvenais pas. Finalement, un homme vint me chercher :

- Le général Montjol vous prie de bien vouloir le rejoindre dans sa chambre, dit-il.

Je suivis le soldat; j'étais fatiguée, et je ne me rendais pas vraiment compte de ce que j'étais en train de faire. Que pouvait bien me vouloir le général, alors qu'il savait que je ne me sentais pas bien ? L'homme me fit entrer dans la chambre, Montjol était assis sur son lit, l'air décontracté, la chemise légèrement déboutonnée.

- Viens t'asseoir à côté de moi, murmura-t-il, un étrange sourire aux coins des lèvres.

Il m'avait tutoyée. J'obéis, pas très rassurée. Il continua :

- Tu sais que je t'ai rendu un immense service. Sans moi tout le monde t'aurait méprisée pour le reste de ton séjour. Je crois donc que tu as une dette envers moi...

Tout en parlant, il se rapprochait de moi, je ne savais que faire. Mais il n'avait pas fini :

- Tu sais aussi, bien sûr, que c'est mon anniversaire aujourd'hui, et que je n'ai pas eu de cadeau. Tu as compris ?

J'avais parfaitement compris. Sa main était maintenant posée sur mon genou, et il la remontait lentement vers la cuisse.

- JAMAIS !!!

Du plus profond de mes entrailles, je sentais que je m'enflammais, et que je devenais comme enragée. Il se jeta sur moi, mais n'eut pas le temps de faire quoi que ce soit, d'un geste vif je tirai de ma poche le couteau d'Allan que je gardais toujours sur moi, et le pointais vers lui.

- Si vous me touchez... je vous transperce le cœur !

Il se releva, effrayé, et je pus m'enfuir, en larmes.

C'est à ce moment-là que j'aurais aimé que Paul soit là. Il m'aurait consolée, prise dans ses bras, et je me serais sentie en sécurité. Lui que j'aimais plus que tout, il aurait trouvé les mots pour me rassurer, et m'aurait vengée, comme autrefois il vengeait la princesse du dragon qui lui avait fait du mal. Je pensais également à Allan. S'il avait été là je ne serais jamais allée dans cette chambre, car il aurait compris que cela était louche, et m'aurait protégée. Il ne fallait pas que je pense à eux. Je rêvais, mais le rêve n'est pas permis pendant la guerre. Seul l'espoir existe. L'espoir. Un bien joli mot. Un bien faible mot en vérité. Que peut-on faire avec l'espoir ? Certains diront tout, d'autres rien. Ce que je savais, c'est que même lorsqu'il ne reste plus rien, l'espoir doit subsister.

Je me couchai, et cherchai le sommeil sans le trouver, durant de longues heures. Lorsqu'on vint me réveiller, à huit heures le lendemain, je ne devais pas avoir dormi plus d'une heure. Je fis mine de souffrir d'une forte migraine pour ne pas me lever. Je restai



allongée, et, étrangement, je me mis à repenser à tous les événements de ma courte vie. Comme si mon âme me quittait et que je n'avais plus envie de vivre. Après tout, à quoi bon continuer de survivre, sur cette Terre où la paix n'existera jamais ? Je pensais là tout le contraire de ce que j'avais pensé la veille. La nuit avait-elle changée ma vision des choses ? N'avais-je donc plus aucun espoir ? Sans compter mes parents, les deux êtres que j'aimais le plus au monde étaient morts ou sur le point de l'être. C'était très étrange, mais je n'imaginai pas revoir un jour Allan. Et je pensais qu'en le croyant mort, et en le pleurant, je lui témoignais encore plus mon affection. Mais je ne crois pas qu'il aurait été du même avis que moi. Il aurait souhaité mon bonheur, évidemment. Mais mon bonheur, n'était-ce pas de vivre avec lui ? Ce que je voulais était impossible, et je m'en rendais bien compte. Mais je n'imaginai pas mon bonheur sous une autre image. Et comme j'étais persuadée que jamais je ne serai heureuse, je ne voyais plus aucune raison de m'accrocher à la vie.

## XIII

Durant une semaine, je refusai toute nourriture que l'on me servait, pensant en premier lieu que l'on voulait me garder en bonne santé pour plaire à M. Montjol. Après notre « incident », comme ils l'appelaient tous, rien n'avait changé dans la vie du camp. Les soldats et autres médecins, tous des hommes évidemment, trouvaient tout naturel qu'un homme puisse souhaiter pareil cadeau. J'appris d'ailleurs que plusieurs d'entre eux avaient voulu tenter de me mettre dans leur lit. Je vivais donc entourée de personnes qui me regardaient plus comme un objet de désir que comme un être humain. A chaque fois que je me promenais dans les couloirs, lorsque j'en avais la force, je me sentais observée, fixée, déshabillée du regard. Peut-être devenais-je paranoïaque, mais cette situation était insupportable.

Au bout de huit jours, je recommençai à manger, je n'avais plus envie de mourir. Je sentais comme quelque chose qui me disait que tout n'était pas perdu, et que la vie vaut d'être vécue. Je décidai de m'activer, je ne savais pas pourquoi, mais j'étais sûre que la fin de la guerre était proche. Nous étions le 29 octobre 1918.

Après trois jours, grâce à toute la bonne volonté dont je faisais preuve, je fus remise sur pieds, et retrouvai presque le sourire. Il m'arrivait même de

rire, lorsque je repensais aux énormes bêtises que j'avais faites avec mon frère Paul dans notre enfance. Son souvenir ne m'attristait plus, je pensais que là-haut, il devait être heureux, serein. Parfois je regardais vers les nuages, et j'envoyais un baiser. Je préférais penser à lui en regardant vers le ciel plutôt qu'en regardant sa tombe. Par ce mois d'octobre, la terre était froide et sèche, je le voulais bien au chaud près du soleil. Je me surprénais souvent à m'évader, en regardant là-haut, et je voyais parfois son visage qui me souriait, le regard confiant vers l'avenir. C'est aussi grâce à ça que j'avais voulu renaître.

Le 3 novembre, on apprit la signature de l'armistice entre les Italiens et les Autrichiens. Je sentais maintenant que j'allais revoir Allan, j'étais joyeuse. Je ne me préoccupais plus des hommes aux regards pervers, je souriais à tout le monde, même à Albert Montjol, qui avait pourtant déclenché ma dépression deux semaines auparavant.

Le lendemain, il reçut un appel : les soldats partis au front allaient revenir, les combats étaient enfin finis. Nous devions nous préparer à les accueillir, ils devaient arriver d'ici quelques heures. Il y eut alors une véritable agitation dans tout le camp. Tout le monde, les médecins, les cuisiniers, les soldats, chacun courait de tous les côtés, il fallait que tout soit prêt pour l'arrivée de nos héros. Car nous avions gagné la guerre.

La journée passa, pour moi, et pour les autres également je pense, très vite. Je n'avais pas envie de me coucher, je voulais être la première à les voir.

Toute la soirée, je scrutai l'horizon à la jumelle, sans jamais me lasser. Vers minuit, je me décidai tout de même à aller dormir, pensant que les soldats avaient dû s'arrêter pour la nuit (et surtout parce que ce que je faisais ne servait à rien, puisque la nuit était tombée depuis longtemps déjà). Je passai une nuit agitée, pleine de merveilleux rêves. Je me levai à six heures le lendemain. En moins de cinq minutes, j'étais prête, fidèle au poste avec mes jumelles.

Je les aperçus à huit heures. Je les vis arriver en cortège, la tête haute, hissant fièrement le drapeau tricolore. Mon cœur battait violemment à l'intérieur de ma poitrine, je débordais de joie. Mais j'avais également affreusement peur, peur de découvrir Allan parmi les blessés ou les morts que transportaient les autres. Ils devaient être une centaine, et j'avais observé chacun de leurs beaux visages. Ils étaient tous réellement beaux, avec leur sourire victorieux.

Mon cœur soudain se mit à battre mille fois plus vite. Je ne voyais pas Allan. Où était-il ? Je faillis fondre en larmes, lorsque je l'aperçus, il était le dernier, et portait un de ses camarades blessés. J'éclatai en sanglots, mais de bonheur cette fois-ci. Je courus aussi vite que le pouvaient mes faibles jambes dans la direction du garçon de mes rêves. Mais en réalité il était assez loin, car ma longue vue était puissante. Au bout d'une dizaine de minutes, essoufflée, j'arrivai enfin devant lui, et, me voyant venir, il déposa son ami au sol. Je me jetai dans ses bras, et l'embrassai sans retenue. Il ne me repoussa pas, bien au contraire, me rendant mes caresses et mes

baisers. Je me serrais contre lui, j'aimais sentir la chaleur de son corps contre le mien. Il pouvait maintenant se reposer, enfin sorti de cette guerre qui avait semblé ne jamais avoir envie de s'achever. Nous levâmes les yeux au ciel, afin de montrer à Paul notre bonheur. J'étais sûre que lui aussi était satisfait. Nous rentrâmes tranquillement au camp, je l'aidai à porter son camarade blessé. Je retrouvai également mes amis, Jean-Paul et les autres, mais Lucien était décédé à la suite de très graves blessures.

Il y eut au camp la plus grande effervescence que nous n'ayons jamais connue. Nous avons reçu des médicaments et autres outils de médecine, et la poste avait été rétablie. Un énorme paquet de lettres nous arriva, il y en avait deux pour moi, une de mes parents et une autre, à mon grand étonnement, de ce cher Louis de la Fontaine.

La lettre de mes parents me réjouit :

*28 octobre 1918,*

*Ma puce,*

*Et oui, c'est bien Maman qui t'écrit. Je vais mieux qu'il y a quelques jours, quoique toujours aussi triste. Je ne pouvais alors pas quitter le lit, et je pleurais toute la journée. Mais pleurer ne sert à rien, cela ne nous ramènera pas notre cher Paul. Je me suis décidée à ne pas rester inactive, j'ai*

*repris le travail. Je suis employée par M. le boulanger, je l'aide à la vente. Cela me permet de penser à autre chose et de ramener un peu d'argent à la maison.*

*Je te quitte ma chérie, mais pas pour très longtemps, et je laisse le soin à Papa de t'écrire quelques mots.*

*A très bientôt mon cœur,  
Plein de bisous,  
Ta Maman qui t'aime*

*Ma grande fille,*

*A l'heure où nous t'écrivons aujourd'hui, et comme Maman te l'a dit précédemment, nous allons mieux qu'il y a quelques jours. L'argent que gagne Maman nous permet de vivre plus aisément, nous ne manquons à présent de rien. Tous les jours nous pensons à ton frère et à toi, mais sans pleurer. Le sourire revient sur le visage de ta maman, elle est redevenue aussi belle qu'avant.*

*Je dois te laisser ma chérie,  
A bientôt,  
Je t'embrasse,  
Papa*

La deuxième lettre, celle de Louis, me fit beaucoup rire :

*Ma très chère amie,*

*Je trace ces lettres de ma plus belle plume, mais sa beauté n'égale pas la vôtre. Je me suis décidé à vous écrire, car vous me manquez beaucoup, et j'ai sans cesse votre image à l'esprit. Même la plus ravissante des femmes est ridicule à vos côtés. Votre visage n'inspire que bonté et générosité. Quand je vous admire, et que je croise votre regard, je suis plongé dans un rêve sans issue.*

*Laissez-moi vous avouer ce que mon cœur porte depuis longtemps secret: je vous aime. Mon amour est plus grand que le plus vaste des océans. Je voudrais finir mes jours à prendre soin de vous.*

*Votre dévoué serviteur,  
Louis de la Fontaine*

C'était vraiment très beau, mais de sa part c'était cocasse. Jamais je ne l'aurais pensé capable de composer une si jolie lettre, lui, jeune homme fier, sûr de lui, qui revendiquait son indépendance, et qui signait « votre dévoué serviteur » ! Je la fis lire à Allan :

- C'est très bien, pourquoi ris-tu ? En plus, il a l'air très sincère... Je suis désolé Anna, mais je serais incapable d'en faire autant. Tu m'en veux ?

- Arrête, idiot ! lui dis-je en riant. Crois-tu que je t'en voudrais pour ça ?

Et je l'embrassai sans lui laisser le temps de répondre.



## XIV

Une semaine s'écoula, ce fut la semaine la plus paisible

que j'avais vécue depuis de longs mois. Les combats étaient bel et bien finis, nous allions bientôt pouvoir rentrer chez nous. Nous attendions juste la confirmation de fin de guerre, mais nous n'étions pas inquiets.

Le 11 novembre fut une date mémorable, la réelle fin de cette abominable guerre. La France et l'Allemagne signèrent enfin l'armistice tant attendu.

Durant toute cette journée, chacun alla se recueillir sur les tombes de ses amis défunts, dans notre petit cimetière. Allan et moi y allâmes ensemble, et nous priâmes tous les deux pour les âmes de Geoffrey et de Paul.

Le soir, au dîner, nous eûmes tous une pensée, cette fois-ci, pour toutes les victimes de ce trop long cauchemar. Ensuite, pour célébrer la paix, nous fîmes la fête toute la nuit, et je dansai, je dansai, avec tous ceux qui me le demandèrent, mais mon cavalier préféré fut bien sûr Allan. Vers la fin de la nuit, alors que nous nous étions assis, parce qu'épuisés, il me murmura à l'oreille :

- Anna, mon ange, la lettre que je t'avais donnée pour ma mère, est-ce que tu l'as lue ?

- Non, tu ne m'avais dit de la lire que si tu venais à mourir, répondis-je simplement.

- Alors fais-le. Tout de suite.

- Tout de suite ?

- Tout de suite.

Je l'abandonnai donc, mais pour très peu de temps cette fois-ci, je pouvais en être certaine, et courus chercher cette lettre. Pourquoi avait-il voulu que je sache ce qu'il avait écrit à sa mère ? J'étais impatiente d'en connaître la raison. J'arrivai essoufflée dans ma chambre, mais n'avais pas à chercher cette lettre, car je savais très bien où je l'avais rangée.

De l'enveloppe glissèrent deux feuilles. Je les ramassai, sur l'une il était inscrit "Maman", et sur l'autre mon nom, en belles lettres. Et voilà ce que j'ai pu lire :

*Ma chère Anna,*

*Lorsque tu liras cette lettre, je ne sais pas si je serais encore en vie, mais, qu'importe, j'ai quelque chose à te dire. Je ne suis pas poète, je ne sais pas écrire de jolis vers, mais mon cœur est plein de doux sentiments. Anna, je t'aime. Je ne sais pas ce que tu en penses, et si je suis mort cela ne sert à rien. Mais je veux que tu saches que dès que je t'ai vue, j'ai ressenti quelque chose que je n'avais jamais ressenti auparavant, et non pas parce que tu étais la seule fille du camp et que tu es très belle, mais parce que*

*j'ai vu dans tes yeux quelque chose de magnifique. Une flamme qui brûlait et qui brûlera toujours, cette beauté intérieure que tu ne perdras jamais.*

*Anna, je ne sais que te dire de plus,  
à part que je t'aime comme jamais je n'ai  
aimé personne.*

*Je t'embrasse mille fois,  
Ne m'oublie pas,  
Allan*

*PS : Lorsque je serai au front, que les balles  
et les obus voleront au dessus de ma tête, et  
quand le calme reviendra, tout le temps je  
penserai à toi, et je graverai sur le sol,  
partout où je passerai :*

Je l'aime, laissez-moi le lui dire,  
ne me tuez pas.

**Fin**

*Perrine Cambon*

*Commencé le 10 octobre 1999,*

*Achévé le 11 février 2001*

Imprimé par : SPRINTOO  
230, rue de l'Arbrisseau  
59000 – Lille  
R.C.S N° 477 738 00